

FOX MILIVELES

LA GESTE DES
Braves
II- LE SERMENT DES CINQ

livre a été publié sur www.bookelis.com

Ce

ISBN : 979-10-359-1431-8

© Fox Miliveles

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Table des matières

Prologue.....	4
Chapitre 1 - Le Ravissement du Prince.....	8
Chapitre 2 - De l'Ombre de la Caverne.....	48
Chapitre 3 - ... À la Rude Lumière.....	93
Chapitre 4 - Le Serment des Cinq.....	135
Chapitre 5 - Le Coup de Fautre.....	170
Chapitre 6 - Pierres, papier, couteaux.....	208
Chapitre 7 - Pie jacteuse, pie voleuse.....	238
Chapitre 8 - Le Sanctuaire.....	279
Chapitre 9 - Le Brasier des Alliances.....	307
Chapitre 10 - L'Heure des Bannières.....	336
Chapitre 11 - Au pied du Limen.....	362
Chapitre 12 - La Bataille d'Âpremont.....	402
Epilogue.....	443
Remerciements.....	456
Table des Personnages.....	457
Vivre à Enselant – Table des équivalences.....	462
Carte du Royaume d'Enselant.....	464

Prologue

De l'humble Cutbert, missionné en la première et très claire cité de Primarden, à Fides, son bien-aimé frère en la maison d'Âpremont.

Salutations,

Ayez cette lettre sous les yeux, très cher frère, et veuillez penser que je parle maintenant avec vous, comme si je vous avais de visage à visage.

Je vous imagine bien fâché de ne pas avoir reçu de nouvelles depuis si longtemps, et sans doute est-ce chose légitime, car vous lirez cette lettre que d'autres faits des plus singuliers se seront déjà produits. Peut-être même serai-je déjà parti de la cité, et en route pour vous dire tout cela de vive voix. Mais qu'importe. Il me faut incessamment vous rapporter ce qui s'offrit à ma vue ces derniers jours, et dont le funeste caractère est cause de ce rustre retard.

Comme il vous en souvient, je fus chargé par notre vénérable prieur d'accompagner, dans leur retour, notre très illustre dame et son père en la foi, que la nouvelle d'un si tragique événement rappelait instamment à Primarden. Avalant les lieues plus vite qu'aucun messenger, nous entrâmes en la fière cité aux premières lueurs du troisième jour, alors que nos montures menaçaient de plier sur leurs genoux, car nous étions tous à deux sur chaque croupe – notre dame m'offrit de monter avec elle son destrier après Meriden, car je venais de crever ma quatrième mule, et nous menacions de ne pas arriver à temps pour la cérémonie.

Mais mon pauvre frère, comment vous rendre fidèlement compte de l'état dans lequel je trouvai alors notre éminente cité ? Si le malheur devait avoir un visage, et le deuil une figure, alors ce serait assurément à Primarden que l'on pourrait le mieux peindre leur portrait. Voici donc ce que je vis, moi votre très humble serviteur, et ce que je vis, je vous le rapporte ici de la plus fidèle manière qui soit, car nulle fausse parole ne saurait aujourd'hui souiller la mémoire d'un tel événement.

En ce jour donc où je pénétrai dans notre belle Primarden pour suivre les tragiques heures dont j'ai plus tôt fait mention, je fus frappé par le suaire morbide qui recouvrait toute la ville. Chaque maison était close, chaque façade tendue de sombre, et chaque tête couverte de cendres. Désertes étaient les rues, et mortellement inanimées, car tous les citoyens s'étaient déjà réunis dans les grands temples publics, autour des statues sacrées, ou au pied des murs du château. Là, on y faisait entendre de longs sanglots, des plaintes lugubres, mais aussi des chants magnifiques, et de multiples prières, censés toucher les anges dans leurs hautes sphères et amollir le cœur des dieux. Les voix s'entremêlaient, hommes et femmes, mystiques et profanes, de tous âges et de toutes conditions, pour accompagner vers sa dernière demeure l'âme très claire qui, par son départ, rendit notre royaume si misérable.

Auriez-vous été là mon frère que, vous connaissant bien, vous eussiez joint votre voix aux autres, et auriez fait verser des larmes aux pierres elles-mêmes ! Oui, je n'ai point honte de vous confier qu'il me fut impossible de traverser la ville sans éprouver quelque vive émotion, si bien que j'en vins à pleurer moi aussi comme un enfant. Mais notre dame me consola bien aimablement, et avec beaucoup de douceur, car elle avait sans doute entendu mes sanglots dans son dos, et prit gentiment ma main – qui serrait fort sa ceinture de peur que j'aie tomber – dans la sienne. Cette brave demoiselle tenta donc de m'apporter tout le réconfort qu'elle put en échange de celui que nous lui

avons tous deux donné plus tôt. Bien généreuse mais vaine tentative cependant, car la cérémonie qui suivit, quoique grandiose et magnifique, n'inspira pas à autre chose que de verser davantage de larmes.

Car depuis près d'une lune que cette gentille âme nous avait quittés, les préparatifs funéraires, que venaient ralentir la surprise ajoutée à la plus profonde des afflictions, avaient été menés à bien, et nous arrivâmes tout juste pour voir défiler le cortège. J'appris en effet que, pendant dix jours et dix nuits, la dépouille mortelle avait été exposée aux respects de tous, et devait être portée aujourd'hui en sa dernière demeure. Après être descendus de nos montures donc, c'est à peine si nous eûmes le temps de nous rafraîchir du voyage, et de nous rendre à la Maison Eternelle, avant que n'arrive le cortège.

Mon frère, sans doute conservez-vous quelque souvenir de la grande nécropole royale, cette ville en la ville, qui s'étend sous ses rues, cette cité des morts illustres d'Enselant, qui abrite héros et souverains depuis l'abandon des pratiques impies des temps anciens. Ce fut dans la chambre d'honneur, au nord du château, presque sous la colline, que l'on pratiqua la dernière cérémonie d'adieu, avant que le cercueil ne soit élevé dans un sarcophage de marbre, qui fut lui-même ensuite descendu dans un tombeau à peine achevé, sur lequel les tailleurs avaient passé toutes leurs nuits. Nos souliers en ressortirent d'ailleurs blanchis de poussière, mais cela ne se remarqua guère au milieu du décorum.

C'est que, après avoir été veillée durant les soixante-douze dernières heures par tous ses augustes parents, la dépouille fut amenée en procession, et cela à travers toute la ville, pour que l'ensemble du peuple, qui s'était rassemblé ce jour-là, puisse lui rendre un dernier hommage. Puis, revenu vers la Maison Eternelle, le cortège entra dans la chambre d'honneur où certains d'entre nous attendions déjà.

Sans doute comme moi, mon frère, n'avez-vous jamais vu d'enterrement royal, car notre bien regrettée reine Astia, et feu le roi Sicard avant elle, n'avaient point bénéficié d'un tel appareil. Le second car, vaincu, on ne voulut pas lui donner trop de gloire ; la première parce que, le bon peuple ayant fini par s'emparer de sa sainte dépouille, la porta lui-même jusqu'à sa dernière demeure. Mais que de beauté, mon cher frère ! Que de tragique et solennelle beauté dans cette procession !

Accompagnée jusqu'aux portes de la cité royale par les pleurs des femmes aux cheveux épars, les litanies des clercs aux chants intercesseurs, et les claquements des paumes frappant les larges poitrines des hommes, la dépouille fut déposée sur le catafalque, autour duquel vinrent se placer tous les membres qui, de son vivant, avaient constitué sa maison. Il y avait là la famille proche, la reine Audovere et ses filles, et la princesse Letana, leurs longs cheveux dénoués leur faisant comme un sombre voile ; il y avait les Pairs, les vassaux et les dignitaires, drapés dans de larges manteaux lie-de-vin leur couvrant le front ; il y avait une partie de ses gens, le visage noirci de suie où les larmes creusaient de profonds sillons, la tête couverte de cendres, portant dans leurs mains jointes de belles fleurs blanches ; et puis il y avait les clercs, nos frères et nos sœurs, jeunes aux voix douces et vibrantes, vieillards aux tempes blanchies et portant les saints ornements. Et puis, au-dessus de toute cette assemblée, dans les tribunes pourtant vides, et à demi dissimulée derrière une colonne, la princesse Lastelle, seule dans l'ombre.

J'ai eu peine à la reconnaître, et peine à la voir ainsi. À la reconnaître d'abord car, n'ayant point eu comme moi beaucoup de temps pour se changer, elle avait juste dénoué sa chevelure à l'instar des autres dames, mais l'avait mise en si grand désordre, qu'elle lui dissimulait presque entièrement le visage ; à la voir ainsi ensuite, coupée des siens, car je cru un instant, à la faveur d'un mouvement de lumière, discerner sur ses joues les traces brillantes laissées par

de grosses larmes... Pauvre enfant qui avait déjà tant pleuré parmi nous ! Priez, mon frère, pour que son âme trouve la paix.

Les chants, les oraisons, les discours et les lectures durèrent plusieurs heures, et c'est là que l'on vit la grande intelligence des embaumeurs lantiens, héritée des arts antiques. Car, les fortes chaleurs menaçant, en cette saison, de couvrir de leur lourde chape le royaume tout entier, ces gens de métier avaient déjà fait tout leur possible afin d'éviter que le corps ne se flétrît trop rapidement, et que les chairs viciées n'incommodent les nez délicats de la Cour, comme de propager, du reste, d'indésirables infections. Il fut donc décidé, selon ce qu'on m'en dit par la suite, de couvrir la dépouille de sels, et de l'enfermer dans un coffre de plomb. Et par-dessus ce premier cercueil on avait étendu, pour la veillée funèbre et la cérémonie, un poêle immaculé que les dames avaient brodé d'or. Enfin, on était venu déposer sur ce linceul une effigie d'osier, dont on avait fait, d'après le vif, un visage de plâtre moulé sur la face du défunt. Ainsi, il resta à la vue de tous, jusqu'à la fin.

Puis, lorsque tout cela fut terminé, et les rites pratiqués, on descendit le sarcophage dans un tombeau, dont on scella l'ouverture par une lourde dalle de marbre nu, car les sculpteurs n'avaient pas encore eu le temps d'y tailler un gisant. Je remarquai d'ailleurs que la figure d'osier fut retirée par les servants et mise de côté par des hommes en scapulaire. Sans doute les membres de quelque confrérie chargée de ce triste et grand ouvrage... Puis l'assistance commença à se retirer, et laissa ainsi la chambre funéraire dans un grand silence.

Mais cependant, mon frère, ce silence n'avait rien de morne, ni de glacial, rien de ces silences qui instille la gêne, et vous donnent envie de prendre vos jambes à votre cou. Peut-être était-ce parce que les doux rayons du soleil filtrant par le sommet du dôme, au-dessus de nos têtes, et la lueur chaleureuse des centaines de chandelles, faisaient comme un suaire de lumière sur les tombeaux dans leurs cryptes de pierre ; peut-être parce que, les tapisseries tendues sur les murs, chatoyantes de couleurs et d'or, et les brassées de fleurs blanches déposées çà et là, apportaient un semblant de vie à ce froid décor ; peut-être enfin parce que, l'encens brûlé et les herbes jonchant le sol, l'air en était tout empli de divines fragrances.

Je vous confesse, mon frère, que je ne pus m'empêcher de rester là en arrière, un instant. Il se dégageait de toute cette scène grandiose, abandonnée par ses acteurs comme par son public, une sensation paisible, une douce sérénité, comme de celles que l'on ressent lorsque la pluie tombe au dehors et que l'on se réchauffe au coin d'un feu ; ce réconfort, après une dure journée de labeur ou un long voyage solitaire, quand on retrouve enfin foyer et amis. Notre gentil seigneur est à présent, et à n'en pas douter, auprès des dieux, dans la paix et le repos infini de leur bienveillante hospitalité.

Mais une telle paix, mon frère, n'est apparemment que le privilège du sommeil éternel, car à peine ressorti de la chambre funéraire, les tourbillons du siècle m'emportèrent et me malmenèrent à nouveau furieusement. C'est que les esprits étaient fort échauffés par cette terrible question, et jusqu'au plus haut de l'Etat on se demandait ce qu'il allait advenir du royaume. Sans attendre la fin du temps sacré du deuil, les anciens se réunirent donc vite après l'inhumation pour discuter de la suite à donner aux événements. Depuis cette heure, les portes de la ville sont closes, et les jeunes gens cloîtrés chez eux sous bonne garde. Nul n'entre ni ne sort, pas même les marchands qui grognent fort, ni même nos frères et sœurs à l'âme humble, innocente et charitable. Il faut croire que le conseil ne veut qu'aucune nouvelle puisse parcourir les routes avant qu'une décision ici n'ait été prise...

Je manque de parchemin, et doit donc en finir là pour aujourd'hui. Mais soyez bien assuré, mon très cher frère, que je vous rapporterai fidèlement la suite

dès demain, si l'on m'en laisse le temps. Conservez bien en sûreté tous ces billets que je vous envoie, ils nous seront fort utiles pour continuer notre chronique, car il se passe ici tant de choses, nouvelles chaque jour, que j'ai en crainte de perdre toute mémoire.

Portez-vous bien,

Cuthbert.

Chapitre 1 - Le Ravissement du Prince

Un an auparavant...

« Attention ! »

Accompagnant le cri, l'énorme sanglier jaillit des fourrés avec un grommèlement furibond, ruant juste sous le nez de Peurbleue. Malheureusement pour son cavalier, le pauvre destrier n'avait pas volé son surnom et, sous le coup de la surprise plus que de la crainte, se cabra dans un hennissement strident. Malgré son habileté, Galian ne put se maintenir en selle, et culbuta par-dessus la croupe du cheval pour atterrir dans les buissons.

Alors qu'il reprenait ses esprits, une ombre frémissante et velue se dressa devant lui. Mais le grognement qu'elle fit entendre n'était pas destiné au jeune homme. Sicard, le molosse aux poils gris qui avait levé la bête, s'était interposé pour défendre son maître. C'est que le sanglier, déjà blessé par trois des flèches de Letana, au lieu de fuir encore, venait de se retourner, menaçant comme un taureau de charger furieusement l'homme à terre.

Autour de ces trois protagonistes, à bonne distance et autant que le bois le leur permettait, les autres cavaliers avaient formé un cercle.

« Arrière, Sicard, gronda Galian après s'être relevé. Arrière ! »

Mais il dut attraper le dogue par son collier pour le retenir et l'écartier de sa route, car le chien hargneux voulait se jeter lui-même sur le sanglier.

« Sicard ! », appela Lastelle d'une voix impérieuse, et le molosse finit par abandonner la place pour rejoindre les cavaliers avec un grognement mécontent.

Galian se retrouvait donc seul face à l'animal. Il l'avait débusqué et suivit le plus longtemps, ses compagnons lui laissant ainsi l'honneur du duel, tout en restant à proximité par précaution. Arn, le plus proche, tenait d'ailleurs fermement en main une javeline acérée dont il prévoyait d'embrocher la bête si elle s'échappait encore et passait à sa portée. En cet instant, il jalousait un peu son compagnon qui allait ressortir de cet affrontement, dans un sale état peut-être, mais cependant couvert de gloire. D'autant que le jeune homme prévoyait de combattre la bête au corps à corps.

Ramassant le petit écu qui était tombé de son cou lors de sa chute, et dégainant de sa ceinture un coutelas au fil aiguisé, Galian plia les genoux et se campa bien sur ses appuis, attendant de recevoir la charge. Mais les animaux ont un instinct de survie sans faille, et ne connaissent pas ce concept de gloire que les jeunes idiots élèvent au rang de foi chez les humains. Aussi, le sanglier, voyant du coin de son œil brillant une ouverture dans les fourrés, choisit en ruant de bifurquer sur la gauche plutôt que de charger cette masse prédatrice bardée d'acier.

Avec une exclamation de dépit, les jeunes gens virent donc la bête leur échapper à nouveau. Mais Arn, lui, fit entendre une clameur de joie, car il retrouvait espoir de rentrer avec le titre de héros du jour. Il se lança donc à bride abattue à la poursuite du sanglier, tandis que ses camarades et toute la petite troupe reprenaient la chasse dans ses pas.

La course fut rapide cependant, car l'animal sortit finalement du bois, et déboucha sur la grand route qui menait à Primarden. Glissant de ses sabots étroits sur les pavés, le sanglier n'y resta pas longtemps et abandonna la route pour tenter de rejoindre la rivière dont il sentait l'eau toute proche. Mais en cet endroit les paysans avaient installé leurs jardins et leurs vergers, et en

avaient fermé l'accès par des clôtures à claire-voie. Parfois même, un muret bas de petite maçonnerie ou de briques servait de fondation à une barrière de claies d'osier solidement tressé. Si massif qu'il était, l'animal ne put donc franchir ces clôtures, et dut se contenter de les longer jusqu'à trouver une autre issue.

Voyant cela, Arnelant traversa la route et talonna sa monture à la suite du sanglier sur le chemin latéral. Comme la bête, hors de question pour lui aussi de galoper sur la voie pavée. Il aimait pourtant l'idée d'entendre résonner le claquement des sabots sur la route, et l'écho de sa fougueuse cavalcade annoncer aux badauds le dénouement prochain de la chasse ; mais il n'était pas sot pour autant, et avait entendu bien trop de récits sur des cavaliers ayant glissé et tordu le pied de leur cheval sur les routes pavées des Calcares. S'il voulait finir en beauté, mieux valait donc éviter de risquer la chute sur la voie royale, et continuer sur le chemin de terre.

Sur cette ligne droite bien entretenue et dégagée, il lança donc son destrier au grand galop, et rejoignit le sanglier en quelques instants, Restant derrière la bête pour éviter que, d'un coup de tête, elle ne blesse de ses défenses affûtées les jarrets de sa monture, il se souleva de sa selle, brandit bien haut son épieu et, faisant faire un léger écart à son cheval pour l'amener brièvement aux côtés de l'animal, abattit puis lâcha son arme, et termina sa course un peu plus loin.

En se retournant, il aperçut ses amis de l'autre côté de la route, et les petites gens derrière les murs de leurs jardins, qui éclataient en cris de joie et en applaudissements. Le sanglier était affaissé sur ses genoux, immobile et comme cloué à terre. Le fer aigu était venu se ficher dans la croix, et avait tout à la fois traversé le garrot, tranché la colonne et percé le cœur. Sous une telle estocade, la bête s'était effondrée d'un coup, et sa masse impressionnante rendait plus merveilleux encore l'efficacité du geste d'Arnelant.

Sous les hurras des paysans et les aboiements joyeux des chiens, Arn rejoignit ses amis tandis que le veneur, assisté de ses aides et de valets qui ne portaient pas encore de prise, s'attelait à dépecer l'énorme sanglier qui avait mis le pays en si grand émoi avec sa harde.

« Bravo Arn ! s'exclamèrent ses camarades à tour de rôle.

— Bien joué..., lui concéda Galiant avec une mine renfrognée.

— Ah, ne soit pas si chagrin, Gal ! lui retourna le jeune homme avec une petite tape sur l'épaule.

— Il était à moi !

— Tu en avais déjà eu trois ces derniers jours, et une énorme laie ce matin. Tu pouvais bien me laisser celui-là ! Ainsi, chacun aura eu son heure de gloire. »

Mais Galiant, peu convaincu, laissa échapper un grognement, tandis que les autres jeunes gens, avec de grands éclats de rire, reprenaient tranquillement la route.

Leur semaine de chasse les avait fait descendre le long de la Royne jusqu'à l'orée de Grandbois dont ils avaient battu les premières lieues en vain, avant de remonter vers Meriden par les plaines du Médian. Là, traversant les champs bientôt prêts pour la moisson, ils avaient enfin retrouvé les traces de la compagnie de sangliers qui ravageait la région depuis quelques semaines, tant et si bien que la rumeur en était remontée jusqu'à Primarden. C'est qu'il se murmurait que les bêtes étaient plus de cent, énormes comme des vaches et affamées comme des loups. Dans leur passage furieux, elles retournaient la terre, ravageaient les cultures et affolaient les troupeaux, sans se laisser prendre aux pièges que les braconniers leur tendaient, ni tomber dans les fosses que les paysans creusaient pour elles.

À bout de nerfs, les petites gens étaient allées chercher du secours à la cité de Meriden, dont les autorités avaient dépêché une belle troupe de miliciens armés de piques et de bonnes arbalètes. Mais, dérangée dans sa souille en pleine nuit, et alors que certains marcassins étaient encore jeunes, la harde s'était retournée contre ces piètres chasseurs, et leur était passée sur le corps pour prendre la fuite. Les plus gros animaux, les plus vieux et les plus féroces, des monstres de cinq pieds de long et de presque trois cents livres, en avaient même éventré certains de leurs crocs, et la petite troupe s'en était retournée, défaite et misérable, rapportant sur des civières de fortune la moitié de ceux qui étaient partis plein d'allant. À la vue de cette déroute, et à bout de moyens, les consuls avaient envoyé des émissaires éplorés à la capitale, réclamant l'aide de chasseurs véritables. Et la jeunesse turbulente de la noblesse, écartée volontairement des affaires et du pouvoir, s'était emparée de la mission avec joie.

Les enfants des Pairs, élevés à la cour de Lodève, avaient donc formé leur plus belle troupe, et s'étaient lancés sur les traces de la harde comme les héros de jadis à la poursuite de dragons. Et voilà que, quelques jours plus tard, leur grand équipage revenait victorieux de quarante-trois prises, quand les bourgeois de Meriden n'en avaient pas ramené une seule. C'est qu'ils étaient bien mieux équipés, ces jeunes gens, montés comme ils l'étaient sur leurs chevaux de guerre, vêtus de chemises de mailles légères et accompagnés de molosses robustes ; et bien mieux entraînés, eux qui passaient leurs journées à jouter, chasser et jouter encore.

Décimée de la moitié de ses forces, et suffisamment effrayée pour l'avenir, la harde avait finalement quitté les champs et les vergers du Médián, et avait rejoint le couvert de la forêt où était sa place naturelle. La troupe, elle, revenait allègrement vers Primarden, sifflant, chantant et riant, et suivie de son butin pendu à de grandes branches qu'elle distribuait avec largesse au fil du chemin. Sous les vivats de la foule, au passage de chaque hameau, les jeunes seigneurs faisait ainsi dépecer les plus grosses bêtes, ne se conservant que les têtes en trophées, et répartissaient entre les villageois extatiques de formidables quartiers de viande, des cuirs solides et presque intacts, et des sabots et des dents prisés par les colporteurs et les rebouteux de toutes sortes. Si jeunes encore – bien que plus vieux que leurs pères en leur temps – ces enfants travaillaient déjà à se construire et à soigner une belle réputation auprès du peuple. Réputation qu'ils avaient fondé une décennie auparavant.

Car dix années s'étaient écoulées depuis la défaite de Fredric, le fils cadet, parjure et défroqué de l'ancien roi Sicard, qui avait trahi son serment et abandonné sa bure de moine pour se soulever contre la nouvelle dynastie. Dix années de paix donc, durant lesquelles ces enfants, qui avaient involontairement attirés sur eux la lumière et l'espoir après cette grande bataille, avaient bien grandi et étaient devenus de magnifiques jeunes gens, vifs d'esprit, plaisants de corps, et joyeux de cœur. Mais parmi toutes ces qualités, aucune n'était plus belle que cette tendre et infinie amitié dont ils avaient su se lier tous, car ils avaient été élevés ensemble en frères, en camarades, en alliés.

C'était une compagnie allègre, débordant de rire et de gaieté, qui traversait donc, en cette fin de printemps, les vertes prairies le long de la Royné en direction de Primarden. Parmi cette jeune troupe s'interpellant et babillant sans cesse, se défiant à la course ou au poème sur le chemin du retour, il y avait Thierry et Fereol, à l'esprit aussi chevaleresque et insouciant que celui de leur père, le Sénéchal Auber ; et la jeune Liseul, leur sœur, presque

enfant encore, mais si gracieuse avec ses longs cheveux cuivrés, qu'elle avait déjà inspiré les peintres voulant saisir l'essence même de la candeur.

Au-devant de cette fratrie, venait Manel, fils du seigneur d'Ornant, petit-fils de Roderick, le fier Connétable. Lui, de grand gaillard qu'il était déjà à douze ans, était devenu un colosse, et avait fait, comme son aïeul, de la masse son arme favorite. Sa force était telle, que l'on chantait déjà ses exploits dans les villages avant même son arrivée, racontant comment il avait, tel un demi-dieu de légende, vaincu un sanglier à mains nues au cours de cette chasse.

Dans cette troupe chevauchait également Loïdys, neveu du sieur Vivance et de l'Intendant Euric, héritier des terres de Borée. De tous ses compagnons, il était le plus frêle, le plus doux de caractère, et le plus compatissant. Sur sa figure, un sourire s'épanouissait toujours, atténuant la dureté de ces traits taillés à la serpe qu'il avait hérité de son Chancelier d'oncle. Mais que cette apparence ne trompe personne, car le jeune homme n'avait pas suivi la vocation intellectuelle de son parent, et s'avérait être le meilleur archer monté de toute la jeune société d'Enselant.

Allant côte à côte comme souvent depuis leur enfance, chevauchaient aussi, dans cette petite troupe, Lastelle et Galian. Fiancés depuis près de douze ans, mais toujours point mariés à la surprise de tous, ils affichaient, malgré cette étrange situation, une entente des plus charmantes. Riant un peu d'eux-mêmes, beaucoup des autres, débattant sans cesse, ils s'accordaient à merveille, et louaient de semblables idéaux. Car Galian, éloigné de la maison de Lieutrand d'Auster, et élevé par la reine Audovere sous le modèle du roi Lodève, n'avait reçu de son terrible père que la robuste santé et l'insolente beauté, sans développer aucun de ses mauvais traits de caractère, sauf l'amour de la victoire qu'il poussait parfois un peu loin. Mais ses compagnons et ses maîtres étaient là pour rappeler à l'impétueux et blond jeune homme la primauté de l'honneur et de la vaillance sur le triomphe.

De ce principe, Lastelle se faisait le parangon, elle que l'on admirait déjà comme la demoiselle la plus valeureuse du royaume. Formée avec sa sœur comme leurs amis à tous les exercices du corps, elle en avait acquis une stature solide et bien tournée, mais aussi un caractère jovial et franc – curiosité pour beaucoup chez une jeune fille de la Cour – infléchi par un cœur tendre où se développaient au fil des ans, et dans une lutte étrange, hardiesse, piété et libre conscience. Sur son visage, rien de ce charme séduisant qui était l'apanage de sa sœur, mais cette harmonie des traits, cette élégance froide que possèdent les statues de saintes ornant les temples, et qui ne suscitent point l'admiration pour elles-mêmes mais pour la prouesse de l'art, n'éveillant nul autre désir que l'inspiration de l'artiste ou la confiance des humbles. Ces cheveux sombres, coiffés avec simplicité, ce visage blanc aux traits droits, aux lèvres fines, et aux sourcils volontaires, et ces yeux étranges aux lumineuses prunelles vert-de-gris, tout cela lui conférait une aura imposante et noble, presque intimidante, que seul venait briser l'éclat de son rire.

Tout à l'inverse de sa jumelle, qui était l'image même de la sensualité, et dont l'astucieuse princesse jouait allègrement. Letana, en effet, avait tiré des enseignements de Vivance l'intelligence nécessaire pour comprendre que l'apparence n'était pas chose inerte, et qu'on pouvait en forcer le trait pour en user comme d'une arme. Elle se vêtait et s'apprêtait donc avec goût, élevant la beauté non plus au rang d'art, mais de science. Pourtant elle aussi habile à l'arc et à la course, elle avait abandonné très tôt les autres exercices guerriers, voyant bien que la Cour regardait cela, au mieux comme un objet de curiosité, au pire comme une hérésie. Et la fière Letana refusait de laisser à la médisance des uns comme à la bien-pensance des autres le soin de construire son avenir. Elle se voyait déjà souveraine, de ce royaume ou d'un autre, engoncée dans de

riches et brillants atours, image vivante du pouvoir, aimée des hommes, admirée des femmes. Et il est vrai qu'au palais déjà, si Audovere était la reine, Letana était, elle, la première des dames d'Enselant.

Enfin, caracolait en tête de cette joyeuse petite troupe le héros du jour, qui ne semblait parfois vivre que pour l'exploit et la gloire. Et il n'usurpait pas son titre, le bel, le brave Arnelant, de meilleur chevalier du royaume – bien qu'aucun d'entre eux ne soit encore véritablement chevalier. Car de son éternel sourire, brillant de malice, il charmait les dames, tandis que son corps, souple et solide comme une lame, mis au service des plus grandes prouesses viriles, séduisait inmanquablement les hommes les plus preux. Et depuis cette première bataille où les enfants avaient servi comme écuyers, Arnelant s'était attaché à deux êtres, comme à deux promesses : à Roldan, le petit maître d'arme, qui l'avait pris sous son aile pendant le combat, et de qui le jeune garçon s'était juré d'apprendre l'art dans ses moindres secrets ; et à Lastelle, sa première amie à Primarden, à travers qui l'enfant avait alors fait allégeance à toute la nouvelle dynastie. Ainsi Arnelant avait-il fini par dépasser le maître, devenant le meilleur bretteur du royaume, et échappant au triste mais traditionnel destin des otages royaux, qui les plongeait souvent dans le mépris et l'oubli, quand ce n'était dans l'éternel sommeil de la mort. Au contraire, Arn, héritier de l'ancien Duc Florimond, neveu par le sang du roi qui avait expiré devant Primarden, avait su se bâtir sa propre renommée, et brillait désormais aux yeux de tous, point trop cependant pour ne pas faire de l'ombre à son suzerain légitime, mais suffisamment pour prétendre à une place dans le nouvel ordre des choses, une place que jamais il n'aurait dû occuper. Heureusement pour lui, l'intelligence de ses maîtres avait veillé sur son éducation, et aujourd'hui donc, seuls son nom et sa crinière auburn pouvaient encore le rattacher à la famille de Sicard, et à l'ancienne dynastie des Leudastes. Pour le reste, Arn était tout entier acquis à la légende que se construisait la nouvelle lignée de Lodève.

*

Quelques heures plus tard, alors que l'astre du jour jetait ses derniers feux sur les hautes murailles de la ville, les enfants des Pairs entraient enfin dans Primarden. Mais les rues n'étaient pas encore désertées en vue de l'arrivée de la nuit, et la rumeur de leur retour se répandit aussi rapidement qu'entraînée par le vent, tant et si bien que le bruit des sabots claquant sur les pavés se perdit vite dans la clameur de la foule. De chaque côté des rues les plus larges, sous les encorbellements des maisons à pans de bois, les habitants étaient venus faire comme une haie d'honneur aux jeunes gens, imaginant l'aventure de la chasse, s'amusant à effrayer les enfants au passage des têtes les plus grosses, et admirant ce défilé des prises qui s'étirait sur plus de quarante toises. De sorte que, lorsque la troupe entra dans la cour du Château, les derniers sangliers portés par les pages et les aides du Grand Veneur se balançaient encore à leurs branches du côté de la place de la Bourse.

Dans les salles d'étude du palais, on avait entendu l'écho de la foule en liesse, au grand dam de Vivance. Impossible dès lors pour le Chancelier de retenir l'attention de ses élèves.

« Les voilà ! Les voilà, ils reviennent ! », s'était exclamé Tybaud après s'être précipité à une fenêtre.

Dans un raclement sourd, les filles s'étaient levées de leurs bancs et étaient venues le rejoindre pour suivre des yeux la procession de l'équipage en contrebas. Mais impossible pour ces enfants de rester en place, tous agglutinés à la même fenêtre. Dans un concert de petits cris et de rires cristallins, et sans

un regard en arrière pour leur précepteur qui levait les yeux au ciel en soupirant, ils s'étaient donc élancés hors du petit cabinet de travail, courant dans les couloirs, zigzaguant entre les domestiques, illustrant à leur échelle tout le remue-ménage que suscitait le retour de la troupe dans la demeure royale.

« Lastelle ! »

Débouchant sur la cour d'honneur, le petit garçon dévala le grand degré et se jeta au cou de la princesse qui venait tout juste de démonter.

« Ouch ! se plaignit-elle, le souffle coupé, en le soulevant et en l'entourant de ses bras. Tu es trop vieux pour cela Tybaud ! »

Le petit prince éclata d'un rire mutin. Elle n'avait pas tort. Son jeune frère venait d'entrer dans sa huitième année, et était censé avoir abandonné la Maison de la Reine et la compagnie des femmes pour se former aux activités martiales. Mais c'était peine perdue désormais de vouloir séparer garçons et filles comme avant à Primarden, car les jumelles du roi avaient elles-mêmes été élevées au milieu des fils des Pairs, et leur brillant exemple ne pouvait être nié ni jeté aux orties.

Tybaud dormait donc encore avec les deux filles d'Audovere, ses sœurs, et quand il le pouvait, préférait quitter leur compagnie pour celle des grands, et chanter avec Letana ou écouter les histoires de Lastelle, plutôt que d'étudier la politique avec leur précepteur. Il faut dire aussi, pour sa défense, que le pauvre petit garçon, tant attendu, si désiré, et enfin miraculeusement venu, était presque continuellement cloîtré dans le Château, et ne connaissait de l'extérieur de ces murs que ce que ses aînés lui racontaient. De plus, le souci constant dont ses parents, sa nourrice, et ses domestiques l'entouraient à propos de sa santé fragile, ne lui laissait pas envisager avec plaisir l'exercice des armes. À force de sentir la peur autour de lui, il avait fini par en être lui-même tout imprégné.

« Tu m'as manqué ! s'exclama-t-il en l'embrassant. Je montais tous les jours sur les remparts pour guetter ton retour !

— J'en suis sûre ! lui répondit Lastelle avec bonne humeur en le reposant à terre. Et je parie que tu as fait tourner notre cher Vivance en bourrique. »

Le petit garçon haussa les épaules avec un sourire un peu honteux, tandis que ses deux sœurs approuvaient Lastelle, avant d'aller faire la fête à Liseul, mais surtout à ses frères, qu'elles admiraient particulièrement. Liseul, elle se rapprocha de Lastelle, qu'elle suivait toujours comme une ombre, et jeta un coup d'œil amusé à Letana. La jeune femme, en effet, était toute entière à ses retrouvailles avec Finan.

Le fils d'Emma, bâtard jamais vraiment reconnu de Lodève, était le seul enfant, considéré autrefois comme membre à part entière de la famille royale, à ne pas avoir été intégré au fil des années à l'éducation nobiliaire. Dès l'âge de douze ans, à l'instant même où la reine Audovere avait donné son premier fils légitime à Lodève, Finan avait été écarté des autres enfants du sang et placé en apprentissage auprès du maître forgeron du Château. Depuis, il avait appris auprès des différents ouvriers les métiers du fer, martelant l'acier pour les outils, ciselant les minutieux détails de la monnaie ou des serrures, prenant modèle sur la patience des haubergeonniers venus d'Eclare apporter leur savoir-faire en matière de fabrication de chemises de mailles, ou s'appliquant auprès du maître de la forge et des taillandiers pour réaliser les futures lames de ses compagnons. Il était donc de plus en plus rare que le jeune homme puisse passer du temps avec ses sœurs ; aussi, dès que les princesses passaient par la cour près de la forge, l'occasion était trop belle pour y manquer.

À l'arrivée de la petite troupe de chasseurs, Finan avait donc quitté un instant son ouvrage sous l'œil grincheux de son maître, pour aller recevoir Letana dans ses bras et la faire ainsi descendre de cheval. La jeune fille s'amusa toujours de ce signe de galanterie tout droit sorti d'un conte, d'autant qu'il ne lui venait pas d'un prince, mais d'un forgeron.

Tandis que Letana riait donc aux éclats dans les bras de Finan, que les fils d'Auber vantaient leurs exploits aux filles d'Audovere, et que Loïdys et Galiant donnaient leurs instructions aux valets de cuisine qui avaient envahi la cour pour préparer la vingtaine de sangliers qui continuaient d'y entrer à la chaîne, Tybaud s'enquit du résultat de la chasse.

« Combien en avez-vous eu ? »

— Quatre-cent-trois ! s'exclama Fereol avec un air grandiloquent.

— Quatre-cent-trois ?! s'ébahit le petit prince en suivant du regard les bêtes emportées aux cuisines.

— Quarante-trois, rectifia Lastelle en soupirant de la fanfaronnerie de ses compagnons.

— Laissez-leur quelques jours, releva Letana avec ironie, et ce sera quarante-trois milles ! »

Et tous les jeunes gens partirent d'un grand éclat de rire.

« Et toi Lastelle, demanda avec curiosité le petit prince, combien en as-tu eu ? »

— Cinq, lui confia sa sœur en désignant certaines des prises portées par les valets. Trois à l'arbalète, et un à l'épieu, en pleine croix ! »

Au récit de ses exploits, le jeune Tybaud écarquilla grand les yeux.

« Mais il n'était pas aussi gros que celui d'Arn, avoua pourtant Lastelle sur le ton de la confiance. Et lui, il l'a eu à la course.

— Oooh ! s'exclamèrent les enfants en chœur, en apercevant la tête du sanglier qu'Arnelant avait vaincu quelques heures auparavant. Il était énorme !

— Un vrai monstre, approuva le jeune guerrier avec fierté. Sans doute le doyen et le capitaine de leur compagnie. »

Mais tandis que les princesses admiraient la prise d'Arnelant, Tybaud se retourna vers Lastelle.

« Et ton cinquième ? »

— Ah, mon cinquième..., évoqua la jeune fille mystérieusement, avant d'appeler : Guilhem ! »

Et son écuyer fit apporter par quatre des aides du grand veneur une large claie garnie de feuillages sur laquelle avait été étendu le plus beau sanglier vaincu par la princesse.

« Oooh, s'étonna alors Tybaud avec révérence. Il est blanc ! Comment l'as-tu eu ? »

Cette question restait sans doute un petit objet de discorde entre les compagnons, car Letana répondit avec sarcasme à la place de sa jumelle.

« En l'appâtant, et en le faisant manger dans sa main ! »

— Ne les écoute pas, lui conseilla Lastelle avec un sourire en coin sans paraître vexée des rires qui fusèrent à la remarque de leur sœur. Ils en crèvent de jalousie malgré leurs propres prises. Celui-là, lui confia-t-elle alors en s'agenouillant près de lui et en baissant le ton, celui-là a été le plus courageux de tous les sangliers. »

À ces mots, Letana leva les yeux au ciel en retenant un éclat de rire. Lastelle allait encore se lancer dans l'une de ces histoires dont elle avait le secret, et le petit prince buvait déjà ses paroles.

« Cela faisait quatre jours que nous étions partis en chasse, commença la jeune fille dans un murmure plein de tension, et c'est à peine si nous avons croisés les plus petits et les plus faiblards de la harde. Si chétifs, qu'une seule

flèche suffisait parfois à en transpercer deux d'un coup – Letana en a eu d'ailleurs pas mal comme ça...

— Eh ! s'exclama l'intéressée en se retournant, piquée au vif.

— Mais les plus gros, continua Lastelle avec un petit sourire, les plus féroces restaient invisibles. Nous les entendions tout autour, soufflant et grognant dans les fourrés, nous narguant et se jouant de nous. Mais pas un seul ne se laissait voir, pas la plus petite touffe de poil, pas le plus petit éclat de dent. Les chiens aboyaient en tous sens, et devenaient presque fous... Et puis, alors que nous allions repartir, et quitter la forêt, Vigilant a senti quelque chose. »

À ce nom, le petit prince tourna la tête, émerveillé, vers le destrier de sa sœur que les pages ramenaient à l'écurie. Puis il revint à elle, avide d'entendre la suite.

« Vigilant a senti quelque chose, reprit la jeune fille. Il s'est arrêté, a dressé l'oreille, et puis il a tourné la tête vers les fourrés les plus épais, là où le bois se faisait plus sombre, et plus profond. J'avais peur, j'hésitais, mais Vigilant a tiré sur ses mors. Alors je l'ai poussé, et nous nous sommes enfoncés dans les ombres, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune lumière qui puisse se distinguer.

« Puis, au détour d'un bouquet d'arbres, les ténèbres ont disparu. Le soleil envahissait la clairière, et tombait en flots merveilleux sur un tertre... Et soudain, je le vis. Il était là, le prince de la harde, révéla Lastelle en désignant le sanglier blanc du regard. Il avait appelé Vigilant pour qu'il m'amène à sa rencontre. Il m'attendait, il voulait m'affronter... Oh oui le prince de la harde était-il, sans nul doute. Car alors que je reprenais mes esprits, il fit entendre un grommèlement puissant, semblable à un cri de guerre. Il m'invitait à l'affronter.

« Alors, comme il descendait du tertre en courant, Vigilant s'élança contre lui, et nous nous rencontrâmes au milieu de la clairière, sous le poudroiement d'or de l'astre du jour. J'avais une lance, bien en main, que Guilhem venait de me donner pour que nous signalions notre présence en sortant de la forêt ; cette lance dont Liseul avait brodé toute la bannière pour moi. Je l'ai couchée, elle a rencontré mon adversaire, et j'ai soudain senti une force énorme, tout le poids du monde, peser sur mon fer. Si lourd, si puissant, que j'en ai lâché ma lance pour ne point me briser le bras. Et lorsque Vigilant a arrêté sa course, je me suis retournée, et je l'ai vu...

« Le prince de la harde me regardait, de son grand œil noir comme un lac profond. Ma lance était étendue à son côté, et lui, debout, me regardait ainsi. Puis il a plié un genou, et un deuxième. Sa hure s'est inclinée, et son boutoir a touché terre. Alors son grand œil s'est fermé, et il s'est couché sur l'herbe verte pour ne plus se relever. Le grand prince de la harde était vaincu... Dès lors, toutes les bêtes sont sorties du bois. Les plus grosses comme les plus féroces, toutes vinrent combattre. Mais leur seigneur avait été vaincu, et ainsi en fut-il de tous leurs capitaines. »

À la fin de ce récit, un silence admiratif et respectueux imprégnait les enfants royaux postés autour du sanglier blanc. Les filles d'Audovere s'étaient agenouillées, et avaient commencé à parer la soie de la bête de petites fleurs et de feuilles tirées de sa litière. Et le gentil prince, lui, sous le coup de cette histoire si héroïque, soupirait près de sa sœur avec un regard plein d'émerveillement pour son homologue du monde animal.

« Oui, oui..., ricana soudain Arnelant avec ironie en passant derrière eux, venant briser cet instant de recueillement. Moi je crois juste que tu as réussi à trouver le bestiau le plus consanguin de la troupe, croulant sur ses

pattes, et se chauffant au soleil, et qu'il est tombé raide mort sur son tertre avant de rouler à tes pieds !

— Qu'en sais-tu ? lui renvoya Lastelle avec un sourire sans rancune alors que tout le monde éclatait de rire. Tu n'étais pas là après tout... Non il n'était pas là, répéta la princesse avec un clin d'œil pour son petit frère qu'elle attrapa par les épaules. Mais moi, continua-t-elle dans un murmure, moi je sais que je l'ai combattu, le prince de la harde. Je le crois...

— Moi aussi, lui chuchota Tybaud avec enthousiasme, j'en suis sûr ! »

Et, restant encore quelques instants en admiration devant le sanglier blanc, le petit prince laissa ses deux aînées gravir le grand escalier qui menait à l'intérieur du château.

« Ce n'est pas bien de raconter des histoires pareilles, Lastelle... », la sermonna sa jumelle avec un petit hochement de tête réprobateur.

Mais alors que celle-ci la regardait :

« Comment feront les poètes pour gagner leur vie si tu fais tout le travail à leur place ? »

Et les deux sœurs partirent du même éclat de rire.

Oui, soucieux auraient pu être les poètes, mais soucieux ils n'étaient point, car s'il arrivait parfois à Lastelle ou ses amis de jouer de la plume, ils jouaient bien plus souvent de l'épée. Les jeunes gens apportaient ainsi, comme la rivière, l'eau de leurs exploits au moulin de l'inspiration des artistes. De sorte que, malgré la remarque pertinente de Letana, trouvères, ménestrels et jongleurs inondèrent, dès le lendemain, les rues de la ville et les routes du royaume du récit de leurs aventures.

C'étaient de ces chansons faciles à chanter, dont les airs s'échangent, et qui restent en tête et collent à la mémoire jusqu'à vous rendre fou. De ces chansons que l'on siffle et que l'on marmonne, que l'on fredonne ou que l'on beugle, selon que l'on sorte de la taverne ou de l'ouvrage, mais que l'on chante néanmoins, car elles accaparent l'esprit de tous jusqu'à ce qu'une autre vienne prendre sa place.

L'une de ces chansons, la mieux écrite peut-être, la plus appréciée sans doute, s'infiltra jusque dans la demeure royale où, des cuisines aux chambres, elle résonna et persista plusieurs jours. Les domestiques, les marmitons, les gardes et même les clercs de la Chancellerie partagèrent cette chanson dont ils ne retenaient souvent qu'un ou deux couplets, celui qui leur parlait le mieux, selon leur poste ou leur allégeance. Et bien vite, on n'en vint à conserver et à répéter à l'envie que les trois derniers quatrains, ce qui commença à exaspérer les Pairs, et à user la patience du Roi. Car voilà ce que disait cette chanson-ci :

*En ce printemps où longues étaient les vertes feuilles
Et bleue au loin s'étirait l'ombre des montagnes,
De la forêt, leur demeure, vinrent franchir le seuil,
Des suidés féroces, armés comme en campagne.*

*Terreur prit les gens du pays aux champs ruinés,
Qui s'en furent à Meriden pour aide quérir.
Pourtant nul bourgeois de cette fière cité,
Ne put faire mieux ni pire qu'à la chasse périr.*

*Alors en si grande peine on vint voir le roi,
Qui des dieux avait l'autorité et l'oreille,
Pour qu'il réponde aux paysans en désarroi,
Et transforme la harde en pâture à corneilles.*

*Mais refusa le Roi, et refusèrent les Pairs,
Qui de la cité devaient mener les affaires.
Jamais ne fut plus triste plainte parmi les gens,
À travers le palais grondant et résonnant.*

*Mais par bonheur, à l'heure dite, passaient alors
Le vaillant Arnelant, et Lastelle la preuse,
Et Galiant d'Auster, le brave aux cheveux d'or,
Et la verte jeunesse, de gloire amoureuse.*

*Au sort funeste qui les frappait, ils s'enflammèrent,
Et s'armant de courage, de molosses et d'acier,
En grand équipage partirent comme en guerre
Vaincre la terrible compagnie de sangliers.*

*Voici ce que le geai railleur me rapporta,
Lui qui du faite des arbres put tout observer,
Puis à tire d'aile s'en retourna jusqu'à moi,
Pour que la geste de ces héros j'aïlle vous conter.*

*Manel le grand, de ses deux poings écrasa
La tête d'un sanglier qui passait par là.
Et d'un autre, la hure embrassa si bien,
Que du caveau des Suidés il devint le gardien.*

*Loïdys le tendre, et Letana la belle,
De multiples et dures flèches percèrent leur cuir,
Montrant ainsi qu'aucun démon n'est immortel
Tant qu'un noble cœur vient à sa ruine souscrire.*

*Le splendide Galiant, et Arn le téméraire,
Se disputèrent les proies à force d'audace,
Et firent un carnage parmi tous les congénères,
Ayant l'épée bavarde et la lance loquace.*

*Enfin, l'intrépide Lastelle au cœur hardi,
De la cohorte superbe affronta le prince.
Et grandiose fut sa gloire, pour lui fort mince,
Car de sa victoire elle lui imposa le prix.*

*Outre cette chasse, quels furent plus grands exploits
Que ceux par ces enfants accomplis en ce jour ?
Car chacun d'entre eux brilla comme il se doit,
Forgeant sa légende au feu de sa bravoure.*

Cette chanson déplut donc fortement aux Pairs comme au Roi ; d'abord parce qu'elle les présentait, au mieux comme insensibles, au pire comme méprisants envers le peuple – ce qui avait, de son temps, coûté sa couronne à Sicard – ensuite parce qu'elle faisait de leurs enfants les nouveaux héros d'Enselant, alors qu'eux-mêmes étaient encore dans la force de l'âge.

À la fin d'un conseil quelques jours plus tard, Vivance prit un malin plaisir à taquiner Lodève dans son amour propre. Il avait remarqué, pendant la réunion, que le monarque s'était presque brisé le poing après avoir frappé la

table pour faire taire un valet qui avait eu le malheur de fredonner quelques notes en venant leur apporter des registres à examiner. Le Chancelier, lorsque tout le monde eut quitté la salle, se dirigea donc à pas compassés vers Lodève en sifflant ostensiblement l'air de la chanson tant exécrée. Avec un sourire intérieur, il put voir les épaules de son souverain se crispier comme les poils d'un chat se hérissent de colère. Lodève tournait le dos à Vivance, et refusa de réagir à la provocation du Chancelier, comme de lui donner toute autre forme de satisfaction. Il continua donc d'observer à travers les petits carreaux de sa fenêtre l'évolution des jeunes gens qui s'entraînaient dans la cour d'honneur en contrebas.

« Quelle humeur exécrationnelle, soupira Vivance en s'arrêtant à son côté. Pourquoi cette chanson te met-elle dans un tel état ? À part bien sûr le fait qu'elle puisse être chantée par des crécelles, qu'elle en devient lancinante comme une scie coupe du bois, et qu'elle en arrive ainsi à faire mal à la tête... Mis à part cela, qu'est-ce qui peut tant te contrarier ?

— *Outre cette chasse, quels furent plus grands exploits*, commença Lodève, les dents serrées, en reprenant le dernier quatrain de la chanson, *Que ceux par ces enfants accomplis en ce jour ?/ Car chacun d'entre eux brilla comme il se doit, /Forgeant sa légende au feu de sa bravoure.*

— Et... ? demanda Vivance en levant un sourcil.

— *Forgeant sa légende au feu de sa bravoure*, répéta rageusement le Roi. Ces... poètes parlent d'eux comme s'ils avaient gagné une bataille, ou renversé un tyran. Comme s'ils avaient fait mieux que nous... Comme si nous n'avions jamais existé.

— Ah, fit remarquer Vivance avec emphase, voilà qui explique tout... C'est juste de la jalousie. »

Mais Lodève ne répondit que par un regard noir.

« C'est puéril, releva cependant le Chancelier.

— Non..., voulut se défendre Lodève.

— Vraiment... Ne peux-tu pas leur laisser ce petit morceau de popularité ? Ce n'est pas comme si tu n'en avais pas profité toi-même en ton temps ! Combien de chansons ont été écrites ou composées en ton honneur, après ta victoire et ton couronnement ?

— Non, ce n'est pas cela qui me tourmente.

— Eh bien, quoi ? »

Lodève resta cependant quelques instants silencieux, continuant d'observer les jeunes gens qui s'entraînaient aux armes sous la férule de Roldan.

« Splendide, téméraire, hardie... »

Il avait marmonné ces trois qualificatifs en arrêtant son regard sur chacune des personnes désignées par la chanson. À son côté, Vivance avait froncé les sourcils.

« Le fils de mon pire ennemi, un otage, et une fille... Voilà ceux que les poètes placent au-dessus de tous, au-dessus de moi. Le fils de Lieutrand, qui a toujours voulu ma couronne ; le neveu de l'ancien Roi, qui dispute ma dynastie ; et elle...

— Lastelle est ta fille..., commença Vivance.

— Lastelle n'est pas mon héritier, asséna sombrement Lodève. Voilà le problème. Cette chanson fait de l'ombre à ma lignée. Elle loue mes ennemis, à travers leurs enfants, elle illustre Lieutrand, Sicard...

— Et toi, à travers Lastelle, appuya fermement Vivance.

— Lastelle n'est pas un fils, s'exclama Lodève. Tybaud est mon héritier ! Pas elle, ni Letana, ni aucun de ces paons prétentieux !

— Mais Tybaud n'est qu'un enfant, argumenta le Chancelier. Il n'a encore rien accompli ! Il n'a pas l'expérience de ses aînés, il ne peut pas leur disputer les lauriers ! Quand il aura grandi, et qu'il atteindra le même âge, lui aussi verra son nom triompher. Chaque chose en son temps, Lodève !

— Le temps ne nous attend pas... », murmura le roi comme pour lui-même.

Cette remarque fit à nouveau froncer des sourcils à Vivance. Mais il ne dit rien, attendant de voir où allait en venir son ami. Et après quelques secondes d'hésitation, Lodève inspira profondément, puis se tournant vers le Chancelier, déclara :

« Tybaud doit être couronné Roi. »

*

Cette décision, bien qu'elle parut tenir à cœur à Lodève, ne fut pourtant pas évoquée en conseil, ni dans les jours, ni dans les semaines qui suivirent. Ce qui surprit passablement Vivance, lui qui connaissait mieux que personne l'entêtement dont le roi pouvait faire preuve concernant l'établissement de sa lignée. Mais à mesure que les jours déclinaient, et que les saisons passant faisaient roussir et choir les feuilles des grands arbres, le Chancelier remarqua que le souverain avait de plus en plus la tête ailleurs. Deux autres fois encore les jeunes gens brillèrent jusqu'à l'automne, et firent parler d'eux à travers toute la cité, s'illustrant aux jeux donnés pour les fêtes des moissons puis des vendanges. Et cependant Lodève ne parut point en prendre ombrage, ni ne reparla de faire couronner son fils et de l'associer au trône de son vivant. Néanmoins, avec une bonne argumentation, faire renaître cette ancienne tradition des Leudastes n'aurait rien causé de plus qu'un peu de surprise parmi les membres du conseil, et sans doute aucun souci majeur. Alors pourquoi le roi n'y revenait-il pas ?

Vivance, qui pourtant n'y connaissait pas grand-chose, attendu qu'il s'intéressait plus à la compagnie des idées que des humains, suspecta là-dessous quelque histoire de cœur. C'est qu'il avait remarqué, à mesure que le mauvais temps approchait, que la plaisante Guisla disparaissait de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps, et lui abandonnait les enfants d'Audovere pour des leçons parfois interminables qu'il tentait de meubler de son mieux. Cette jeune et plaisante Guisla, qui possédait ce doux charme doré, comme Emma en son temps ; que l'on avait choisi pour nourrir l'héritier du Roi et veiller sur les enfants de la Reine, comme Emma en son temps ; et dont on disait qu'elle avait vite rejoint la couche royale, comme Emma en son temps. Mais de tout cela, Vivance ni personne ne pouvait en être certain, car Lodève jamais ne s'affichait avec une autre femme que son épouse, et ce bruit restait à l'état de rumeur, bien qu'il n'en continuât pas moins de courir.

L'obstination du monarque, occupée donc pendant un temps à d'autres affaires, laissa en paix cette question de l'investiture du petit prince, jusqu'à ce que se produise un événement étrange, qui dans n'importe quelle famille serait passé inaperçu, mais qui réveilla chez Lodève une crainte et une fureur soudaine.

Un jour donc, comme il en existait de semblables en cette saison, par un froid matin bien triste, Tybaud, ses deux sœurs et Liseul étaient accoudés à leur pupitre dans la salle d'étude, près de la chancellerie, où Vivance leur faisait cours quotidiennement. Ce dernier avait choisi cette pièce quelques années auparavant, car ses fenêtres donnaient sur la rue, et non sur la cour du Château, où s'entraînaient les premiers nés du Roi et des Pairs de bon matin, risquant inmanquablement de distraire les plus jeunes dans leur étude.

Malgré cette précaution, Vivance regrettait parfois que la pièce n'eut pas été complètement aveugle, car le moindre bruit, le moindre changement de temps derrière les verrières attiraient l'attention des enfants d'Audovere, bien plus dissipés que ne l'avaient été leurs aînés à cet âge.

Et cette fin de matinée ne fit pas exception, car le ciel était blanc, si bas qu'il semblait menacer de recouvrir le monde, et pour cela les enfants ne remarquèrent pas immédiatement les gros flocons de neige qui commencèrent à tomber juste après le début de leur leçon. Mais au bout de quelques heures, et comme les estomacs commençaient à grogner méchamment, le petit prince finit par relever un peu plus longtemps la tête et, posant les yeux sur l'une des baies, la fixa un instant d'un regard vide, sans comprendre pourquoi rien ne se voyait d'autre que du blanc derrière les carreaux de verre. Puis, au bout d'un moment, la lumière se fit dans son esprit, et Vivance, avant même que l'enfant ne réagisse, poussa un soupir désespéré en plein milieu de sa lecture. C'est qu'il avait aperçu l'étincelle dans l'œil de Tybaud, et immédiatement compris qu'il ne pourrait plus rien y faire, et que la leçon était finie.

En effet, le petit prince laissa échapper une exclamation joyeuse, et s'élança vers la fenêtre.

« Il neige, enfin ! Oh, venez voir cette tempête ! »

Attirées par son appel, ses sœurs et Liseul accoururent près de lui, enchantées comme tous les ans par les premières chutes. Et aujourd'hui la neige tombait abondamment en lourds flocons, mais aucune bourrasque ne venait la faire tournoyer. Ce n'était donc pas encore une tempête, juste un déluge de plumetis blancs.

« Maître, maître, s'enquit Ysambre, la cadette des filles d'Audovere. Pouvons-nous aller voir les jardins ?

— Et la cité depuis les terrasses ? rajouta Merehault, son aînée.

— Oh oui, comme cela doit être beau ! approuva le petit garçon.

— Mais nous n'y verrons rien avec ce temps..., murmura prudemment Liseul, qui était la plus âgée et la plus réfléchie du groupe, mais que l'on écoutait rarement, car elle n'était pas fille de Roi.

— Vous ne sortirez que lorsque votre gouvernante sera venue vous chercher, trancha Vivance. Ce qui risque de prendre encore un petit moment, alors partagez-vous les fenêtres, et prenez vos aises... »

Mais comme pour venir contredire la médisance du Chancelier, la porte s'ouvrit aussitôt, et un valet annonça l'arrivée de Guisla. Attendait-elle dans les couloirs, avait-elle entendu son persiflage, ou était-ce pur hasard ? Toujours est-il que Vivance, pas le moins gêné du monde, se leva de son siège, et s'adressa à la jeune femme qui entrait, avec son habituel sarcasme.

« Vous n'avez pas pris de laissez aujourd'hui ? Tenez-les fermement, ou évitez les galeries si vous ne souhaitez pas qu'ils vous échappent. »

Alors qu'il la croisait en se dirigeant vers la porte, la gouvernante lui répondit par un sourire jaune avant d'aller rejoindre les enfants aux fenêtres. Vivance en fut surpris, lui qui n'avait jamais vu la jeune femme répondre si effrontément aux Pairs. Alors, en sortant de la pièce, il fronça les sourcils sous l'effet d'un étrange pressentiment : voir un domestique abandonner ainsi l'humilité de sa condition n'augurait jamais rien de bon.

« C'est beau n'est-ce pas ? », convint Guisla avec un charmant sourire après avoir rejoint ses petits protégés à leur poste d'observation.

Les enfants ne répondirent que par des hochements de tête, tant ils étaient absorbés par leur contemplation.

« Il en est déjà tombé plusieurs pouces depuis ce matin, continua leur gouvernante d'une voix mielleuse en caressant doucement les cheveux cendrés et soyeux du petit prince. Ce serait dommage de ne pas en profiter...

— Le Roi ne voudrait pas que nous sortions par ce temps, objecta timidement Liseul. Il aurait peur que nous attrapions froid.

— Bien sûr, reconnut Guisla. Et il nous faut toujours obéir au Roi... C'est pour cela que nous resterons dedans pour admirer les jardins. »

Cette déclaration fit retomber de déception les épaules des enfants royaux, comme un soufflet sous la pointe d'un couteau.

« Mais nous pourrions aller demander à vos sœurs de vous prêter leurs coussièges, reprit la gouvernante, car leurs fenêtres offrent l'une des meilleures vues sur les terrasses.

— Oui ! s'écrièrent les enfants en chœur. Allons leur demander ! »

Et les quatre chenapans abandonnèrent immédiatement leur perchoir et se ruèrent dans les couloirs en directions de la Cour d'honneur, où ils pensaient trouver leurs aînées à l'entraînement. Mais les jeunes gens n'y étaient plus bien sûr, et ce depuis un certain temps, car la neige tombait trop drue sur les pavés de la cour, et l'on n'y voyait goutte à six pieds devant soi.

« Où sont-ils ? demanda impatiemment Tybaud en attrapant la manche de Roldan qui rentrait en revenant de l'armurerie.

— Partis s'amuser dans les jardins si j'ai bien compris, mon petit seigneur », lui répondit le maître d'armes.

Que n'avait-il dit, le bon Roldan, dans son ingénuité de soldat ! Les quatre enfants firent demi-tour et voulurent s'élancer à la rencontre de leurs aînés. Mais heureusement ils croisèrent Guisla dans leur course, qui n'avait pas pris la peine de les poursuivre, et la jeune gouvernante attrapa Tybaud par la pointe flottante de la cornette de son chaperon.

« Holà ! l'alpagua-t-elle. Tout doux, gentil prince ! On reste à mes côtés et on ne se précipite pas.

— Oui, un peu de dignité, Tybaud ! », le corrigea Merehault en levant fièrement le menton et en avançant d'un pas mesuré.

Mais le petit garçon préféra faire rire ses autres compagnes en tirant la langue et en caricaturant la marche rigide de sa sœur. Cependant il réduisit l'allure, et le groupe traversa le palais tranquillement jusqu'aux appartements des princesses jumelles.

Alors, comme ils arrivaient ensemble devant les portes, et que le petit prince s'annonçait aux servantes au cas où ses sœurs soient encore à l'intérieur, il se passa une chose étrange, qu'aucun des enfants ne remarqua, attendu que Guisla fermait la marche, et que tous donc lui tournaient le dos. Frôlant l'entrée de l'un des multiples couloirs de service qui perçaient le Château comme un vrai labyrinthe, une main jaillit de la tenture dissimulant le passage, et saisit la jeune femme fermement par le bras. Reconnaisant la poigne entre mille, mais étonnée de la retrouver à cet endroit, Guisla s'arrêta net, baissa les yeux, et considéra une courte seconde l'anneau qui en ornait l'index. Puis elle fit un léger signe de tête affirmatif à celui qui se cachait dans l'ombre à l'autre bout de cette main, et avança de quelques pas derrière les enfants dont elle avait la charge. Mais au lieu de les rejoindre, elle se prépara à les quitter. C'est qu'ils lui en donnaient la parfaite occasion.

« Lastelle et Letana ne sont pas rentrées, se plaignit Tybaud en se retournant vers sa nourrice après avoir demandé en vain à les voir. Emma dit qu'elles sont encore dehors avec les autres.

— Dans ce cas, attendez ici bien au chaud, leur intima Guisla. Je m'en vais les trouver moi-même. »

Et la jeune femme tourna immédiatement des talons et s'engouffra dans le couloir de service d'où la main était sortie un instant plus tôt. Quant aux enfants, ils étaient entrés dans l'antichambre des appartements des jumelles à l'invitation de leur gouvernante. Seule Emma donc, avant de

refermer la porte derrière eux, fronça les sourcils sous le coup du soupçon, car elle avait cru voir quelqu'un d'autre attirer sa consœur dans l'ombre du couloir, et trouvait particulièrement étrange que Guisla aille chercher les jumelles par un passage menant à l'exact opposé de l'endroit où elle pouvait les trouver. Mais Emma ne put se consacrer plus longtemps à l'examen de ses doutes, car son attention fut attirée par un geignement plaintif.

« Attendez ... »

Emma se retourna juste à temps pour remarquer que les enfants avaient déjà disparu de sa vue.

« Les démons ! pesta-t-elle. Où sont-ils passés ? »

Le petit gémissement qu'elle avait entendu avait été lancé par la douce Liseul. Les enfants royaux n'avaient pas attendu que Guisla revienne avec le consentement des jumelles, ni qu'Emma leur donne son autorisation, et s'étaient infiltrés dans leur chambre, où ils étaient allés directement occuper les banquettes de pierre sculptées dans l'embrasure des fenêtres. De là, ils voulurent commencer à admirer le paysage qui s'étendaient au-delà des terrasses, mais leurs petits yeux tombèrent vite au centre des jardins en contrebas.

Là, les jeunes gens s'égayaient bruyamment dans un pas d'arme hivernal. Ils avaient formé deux équipes, et deux camps séparés par une espèce de talus qu'ils avaient élevé à coups de poignées de neige bien tassée. Les uns défendaient le château imaginaire dont ils gardaient le mur, les autres devaient s'en emparer par de multiples stratégies d'assaut. Inutile bien sûr de préciser qu'au milieu des cris et des courses-poursuites, les projectiles plus ou moins compacts fusaient de toutes parts. Derrière leur fenêtre, les enfants observèrent quelques temps les jeux de leurs aînés, suffisamment calmement pour rassurer Emma sur leur obéissance. La gouvernante se détourna donc un instant pour reprendre la direction des domestiques.

À la fenêtre pourtant, les quatre chenapans commencèrent à s'agiter.

« Mais où est Guisla ? s'étonna Tybaud en levant puis baissant la tête dans l'espoir d'apercevoir leur gouvernante.

— Je ne l'ai pas vue, confia Merehault qui cherchait elle aussi la jeune femme des yeux.

— Vous croyez qu'elle aurait pu leur parler sans que nous ayons fait attention ? demanda Liseul.

— Peut-être s'est-elle perdue dans les couloirs... », hasarda Ysambre.

Lorsqu'ils eurent tous avancé une idée ou un avis, les enfants se turent à nouveau. Mais ce fut pour mieux souffler de dépit quelques minutes plus tard. L'impatience menaçait de les gagner. Pourtant, en théorie, ils n'avaient plus rien à attendre de Guisla, puisqu'ils s'étaient déjà installés dans la chambre des jumelles, ce pour quoi la nourrice était censée être partie demander leur accord. En réalité, les enfants, et Tybaud plus particulièrement, espéraient en secret que, une fois mises au courant de leur présence dans la chambre, Lastelle et Letana viendraient les y retrouver. Car tous quatre commençaient à s'ennuyer ferme, à devoir regarder les jeux sans pouvoir y participer.

Alors, au bout de quelques minutes supplémentaires, Tybaud décida d'entre-ouvrir le petit ventail ménagé dans le battant principal de la fenêtre pour appeler lui-même ses sœurs. Mais rien n'y fit. Soit sa voix était par trop fluette, soit les cris d'en bas la couvrait complètement. Toujours est-il qu'aucun des jeunes gens ne remarqua la sollicitation du petit prince. À bout de patience, Tybaud descendit de la banquette, traversa la chambre, et ouvrit la porte qui menait aux petites étuves et reliait cette pièce aux appartements de la Reine.

« Où vas-tu ? le questionna Merehault qui, en sa qualité d'aînée d'Audovere, se sentait toujours responsable des bêtises de son petit frère.

— Les voir moi-même, lui répondit Tybaud. J'en ai assez d'attendre ici alors qu'ils s'amuse tous en bas ! »

Et sur ce, il leur tourna le dos, et pénétra dans le passage de service qui débouchait dans les étuves, et qu'il connaissait par cœur pour l'avoir arpenté mille fois par jeu avec ses grandes sœurs. Ne voulant pas être laissées en arrière, Ysambre et Merehault lui emboîtèrent le pas, tandis que la timide Liseul hésitait encore, et lançait une nouvelle plainte.

« Non ! Il ne faut pas... »

Mais trop tard, ses camarades s'étaient déjà enfoncés dans les profondeurs du château. Alors, de peur de se retrouver complètement seule, et de se faire disputer sur l'absence des autres au retour de l'une des gouvernantes, Liseul prit son courage à deux mains, et courut rejoindre ses amis dans les ténèbres des boyaux souterrains avant qu'ils ne disparaissent complètement et qu'elle n'y perde son chemin.

Courant, descendant, bifurquant, les enfants royaux débouchèrent d'abord sur le grand cellier, puis sur les cuisines qu'ils traversèrent dans l'indifférence générale, tant on était habitués à y voir passer et s'amuser les générations successives ; et enfin, après avoir emprunté un énième couloir, Tybaud, toujours en tête de colonne, poussa la porte qui donnait sous la galerie des jardins. Un court instant, les enfants s'immobilisèrent, éblouis par la lumière blafarde qui se reflétait, au sol sur le tapis de neige, au ciel sur les lourds nuages gris perle. Puis, lorsque leurs yeux se furent accommodés à ce changement d'environnement, c'est-à-dire aussi vite que leur impatience était vive, les quatre petits diables éclatèrent en cris de victoire, et se jetèrent dans l'épaisse couche de neige fraîche comme ils l'auraient fait sur un lit moelleux.

Là, hors de la vue de tous, puisqu'on ne pouvait les apercevoir de la galerie en surplomb, et qu'une partie des belles haies les cachaient de leurs aînés, ils entamèrent une féroce bataille de boules de neige, jusqu'à presque disparaître pour certains, ensevelis sous la poudreuse. Mais au bout de quelques minutes à peine, un cri lancé par une voix dure vint arrêter net leurs ébats.

« Hé ! Vous là, qu'est-ce que vous faites ici ? »

Pétrifiés, les enfants se retournèrent d'un bloc vers la personne qui les avait interpellés.

« Vous êtes en train de ruiner notre réserve ! »

C'était Arnelant, les poings sur les hanches dans une posture sévère, mais une lueur espiègle brillant toujours dans ses yeux.

« Oh, désolé Arn, s'excusa Tybaud avec un petit air déconfit. On voulait juste s'amuser nous aussi, c'est tout... »

— Alors rendez-vous utiles au moins, leur lança le jeune homme avec un franc sourire en ramassant une énorme brassée de neige. On a besoin de plâtriers pour renforcer nos défenses, et de munition pour l'attaque finale !

— Oui ! »

Dans un concert de piailllements réjouis, les enfants imitèrent Arnelant et remplirent leur giron de neige avant de le suivre derrière les haies à la queue leu leu.

« Regardez ce que je ramène ! s'exclama le jeune homme en débouchant sur la terrasse principale dont les jeunes gens avaient fait leur terrain d'entraînement ludique. Des nouvelles recrues pour le dernier assaut ! »

Depuis le second talus qu'ils avaient construit pour se protéger des assiégés, les alliés d'Arnelant se retournèrent à l'appel de leur compagnon,

tandis qu'au-dessus des murs de la place forte imaginaire se dressaient les têtes curieuses de leurs adversaires. Un instant, les jeunes gens restèrent interdits, ne sachant que faire.

« Ils ont bien le droit de s'amuser un peu, argumenta Arnelant, voyant le regard hésitant de Lastelle.

— Ils n'ont pas l'air bien couvert... », releva la jeune fille.

La princesse, indécise, jeta alors un regard à sa jumelle, dont la tête dépassait du second talus un peu plus loin.

« Laisse-les pour cette fois, il n'y en aura pas pour très longtemps, voulut la rassurer Letana.

— Oui, renchérit Manel à son côté. On va vous écraser de toute façon, ça sera vite terminé !

— Alors ça, c'est ce qu'on va voir ! les défia Galiand, qui combattait avec Lastelle, Arn et Loïdys face à la princesse jumelle alliée au colosse et aux fils d'Auber. Chevaliers, chargez ! »

Et dans une joyeuse clameur, les huit jeunes gens, grands et petits, s'élançèrent à travers le jardin, pilonnant leurs adversaires d'un déluge de neige aussi épais que celui qui continuait de tomber en abondance depuis la voûte du ciel. Arrivés à quelques pieds du talus, les assaillants durent cependant arrêter leur progression. Ils étaient à découvert, exposés aux répliques tout aussi fournies des défenseurs, et menaçaient de perdre le terrain conquis.

« Terrassiers ! s'écria alors Lastelle à l'adresse de Tybaud et de ses jeunes sœurs. Minez leur rempart, faites tomber les murs, exécution ! »

Ravis de se voir confier une mission sur laquelle allait peut-être reposer la victoire de leur camp, les enfants obéirent sans objection au commandement de leur aînée, et plongèrent au pied du talus, hors d'atteinte des assiégés, pour commencer à mains nues leur travail de sape. Heureusement pour eux, le petit mur avait été monté à la va-vite, et la neige n'avait pas eu le temps de se tasser ni de durcir démesurément. En moins d'une minute donc, ils creusèrent une telle saignée à la base du talus, que le mur de neige craqua sinistrement, et finit par s'écrouler de toute sa masse lorsque Letana s'appuya dessus par mégarde pour mieux ajuster sa visée.

Dans un grand cri de joie, Arn enjamba ce qui restait du mur et se jeta sur Thierry et Fereol pour terminer la bataille, tandis que les autres jeunes gens, moitié riant, moitié tremblant, venaient au secours des plus jeunes qui avaient été ensevelis sous l'effondrement du talus. Après les avoir dégagés de la masse de neige, les jumelles les tirant par les pieds, Manel plongeant son poing dans la poudreuse et les soulevant comme des chiots par la peau du cou, leur aînés les époussetèrent un peu, et les félicitèrent pour le travail accompli.

« Vous n'auriez pas réussi sans nous ! se gargarisa Tybaud en se plantant avec fierté devant Lastelle.

— Oh, un peu d'humilité, monsieur le petit coq ! », le brocarda la princesse en le poussant gentiment pour le faire retomber dans l'amas de neige de l'ancien talus.

Mais les rires qui fusèrent alors, clairs et tintant comme un carillon, furent soudain soufflés par un cri formidable et menaçant.

« NON, ASSEZ ! »

Dans la seconde qui suivit, et alors que l'écho d'un tel ordre résonnait encore entre les galeries, tous les sourires moururent sur le visage des jeunes gens, et un silence de mort recouvrit lourdement les jardins.

Le Roi Lodève venait d'apparaître à la galerie, blême de colère, la vapeur s'exhalant de ses narines et de sa bouche comme s'il bouillait littéralement de l'intérieur. Derrière lui, discrète dans l'ombre d'un pilier,

attendait humblement Guisla. Voyant que les jeunes gens, médusés, terrifiés presque de son intervention, restaient cloués sur place, Lodève s'avança vers eux et descendit les quelques marches qui menaient à la première terrasse.

« Tybaud, aboya-t-il en pointant le château derrière lui, rentre immédiatement ! »

Contrit, le petit garçon baissa les yeux et, suivi de ses deux sœurs, croisa le roi pour aller rejoindre leur gouvernante sur la galerie.

« Sire..., voulut intervenir Lastelle pour éviter à ses cadets une trop rigoureuse réprimande.

— Et toi..., gronda alors Lodève d'un ton sourd en tournant vers elle un regard brûlant de courroux. Toi, je ne veux plus te voir approcher de lui !

— Sire, protesta Lastelle avec candeur en esquissant un doux sourire, ce n'était qu'un jeu...

— C'est à se demander..., murmura le Roi, tremblant de colère. C'est à se demander, oui, si ce n'est qu'un jeu.

— Sire..., balbutia la jeune fille, troublée sous le feu de ce regard.

— C'est à se demander, répéta Lodève de plus en plus menaçant, si tu ne cherches pas à... l'écarter, pour prendre sa place... »

À ces mots, et malgré son respect, la princesse étouffa un éclat de rire. Une telle accusation était si excessive, si ridicule et démesurément exagérée, que personne parmi les jeunes gens ne comprit pourquoi le roi se comportait ainsi. Tout le monde savait qu'il n'y avait pas plus grand amour fraternel qu'entre Lastelle et Tybaud, ni plus grande entente, et tout le monde pouvait voir le souci dont la princesse entourait le petit garçon au quotidien. Même le lien entre les jumelles aurait pu être plus discuté que celui-là.

« Non..., réfuta Lastelle avec un demi sourire après avoir tourné la tête vers ses amis comme pour les prendre à témoin. Bien sûr que non ! »

Mais la légèreté que la jeune fille avait mis dans sa réponse ne dérida pas Lodève, loin de là.

Alors ce regard toujours dur et inflexible ébranla soudainement Lastelle. Avec un sentiment d'horreur qui lui tordit l'estomac comme une main d'acier, elle vit une réelle et profonde défiance envahir le regard du souverain. Et lorsque ce dernier s'apprêta finalement à quitter les jardins pour suivre son fils, ce fut en ennemi qu'il lui tourna le dos.

« Non, sire ! »

Déconcertée par un tel sentiment à son égard, si violent, si injustifié, Lastelle récusait ainsi pour la seconde fois l'accusation de Lodève, d'une voix plus forte et plus assurée que la première. Pourtant le roi ne se retourna pas et continua sa route, posant déjà le pied sur les premières marches de la galerie. Son opinion était faite, ferme et résolue.

Cette implacabilité dévasta Lastelle. Comment pouvait-il croire qu'elle en voulait à la vie de son frère ? Comment pouvait-il ne serait-ce qu'en concevoir l'idée ? C'était complètement insensé... Et pourtant Lodève en semblait intimement convaincu.

« Votre majesté... », implora Lastelle en essayant de le rattraper.

Une telle supplique, vibrante de sincérité, aurait pu apitoyer le plus intraitable des cœurs de pierre. Mais Lodève, lui, persuadé d'avoir percé à jour les intentions de la princesse, s'offensa de ce qu'il crut être le plus impudent des mensonges.

Alors, sa fureur l'emportant, il se retourna brusquement comme Lastelle arrivait à sa portée, et la saisit par le col. Un court instant, la tension paralysa toute l'assemblée.

« Je ne veux plus *vous* voir à ses côtés, murmura Lodève d'un ton sourd, en désignant également Galiant du regard. M'entends-tu ? Je t'interdis de t'approcher de lui désormais, est-ce bien clair ? »

Le roi attendait une réponse, mais Lastelle comme ses compagnons étaient incapables de parler.

« Est-ce bien clair ? répéta Lodève en appuyant sur chaque mot, et en serrant un peu plus sous ses doigts le col de la princesse.

— Sire ! », s'interposa alors une voix nouvellement venue dans la querelle.

Tous les regards se tournèrent vers la Reine Audovere, que la droiture et la piété rendaient plus respectable encore dans tout le royaume que la plupart des autres dames.

« Sire, répéta Audovere d'une voix calme mais intransigeante en descendant jusqu'au niveau de Lodève, je suis sûre que Lastelle ne pensait pas à mal.

— Père..., voulut alors implorer Tybaud depuis la galerie.

— Rentrez tous, ordonna le roi en réalisant que les enfants étaient encore dehors. Immédiatement ! Guisla, emmène-les. »

Et comme la gouvernante s'empressait de réunir les trois enfants royaux pour les faire remonter dans leur chambre, Lodève relâcha sa prise et tourna sa colère froide contre la reine.

« Si vous voulez que votre fils porte un jour la couronne, lui asséna-t-il, nous allons devoir parler tous les deux.

— Je vous suis, mon seigneur », accepta Audovere en faisant une petite révérence.

Mais alors qu'elle se retournait et s'apprêtait à lui emboîter le pas, la reine entendit derrière elle un soupir plaintif, comme un sanglot.

« Majesté... »

C'était Lastelle, encore immobile, hébétée, les yeux emplis de larmes. Lastelle qui, n'ayant pas réussi à convaincre le roi, voulait au moins que la reine, la mère de celui dont on l'accusait de menacer la vie, ne la croit pas coupable d'un tel forfait. Mais elle ne parvint pas à parler plus avant, les mots restaient bloqués au fond de sa gorge.

« Mieux vaut obéir au Roi, lui répondit alors Audovere pour trancher la question, tout en lui posant une main rassurante sur le bras. Et ne plus lui donner l'occasion de penser qu'il pourrait avoir à craindre pour la vie de son fils.

— Mais... », voulut encore se défendre Lastelle, sans qu'aucun autre mot ne puisse compléter ses arguments.

Alors, comme elle restait toujours figée sans pouvoir parler davantage, et que le roi commençait à s'éloigner, Audovere lui adressa un petit signe de tête compatissant, et quitta la terrasse pour suivre Lodève. Lastelle se retrouva donc un instant seule, un court instant, car ses compagnons vinrent l'entourer dès que les souverains eurent quitté la galerie. Galiant notamment, qui avait reçu pour lui-même une partie des menaces de Lodève parce qu'il était lié à la princesse, lui prit la main et la serra fortement pour lui signifier son soutien. Ce qui sembla réveiller la jeune fille, bien qu'elle restât toujours particulièrement bouleversée de cette altercation.

« Non, je... », tenta-t-elle une dernière fois de se justifier en secouant la tête.

Comment une simple bataille de boules de neige avait pu finir ainsi ? Certes le petit prince n'était pas habillé pour supporter longtemps le froid, mais il n'était resté que quelques minutes dehors, et n'aurait pas attrapé la mort pour autant. Alors quoi ? Parce qu'elle l'avait poussé dans la neige, ou ne

l'avait pas renvoyé au chaud à l'intérieur assez rapidement, Lastelle était suspectée d'en vouloir à la vie de Tybaud... pour prendre sa propre place sur le trône ? Personne n'avait jamais entendu quelque chose d'aussi idiot. De si idiot, que la jeune fille aurait pu tout simplement en rire, si le regard du roi n'avait pas été aussi terrible.

« Il ne le pensait pas, Lastelle, voulut la rassurer Letana avec douceur, voyant que sa sœur était toujours sous le choc. Tu le connais, tout tourne au drame dès qu'il s'agit de Tybaud. À peine le petit prince éternue-t-il qu'une armée de médecins est appelée à son chevet. Le petit prince glisse-t-il sur une dalle tout juste lavée que l'on croit au complot et que toutes les portes de la ville sont fermées à la recherche du traître... N'y fais pas attention !

— Ce n'était qu'un jeu après tout ! l'approuva Arnelant en déclarant tout haut ce que tous avaient furieusement pensé tout bas pendant l'intervention du roi.

« Bon, repris le jeune homme après un silence gêné, et si nous allions nous réchauffer un peu, hum ? Je suis gelé jusqu'aux os, et je crois qu'on aurait bien tous besoin d'un petit remontant ! »

Sa proposition eut un franc succès, et à coups de grandes claques dans le dos, les jeunes gens traversèrent le palais pour rejoindre la cité. Mais une heure plus tard, une fois arrivés à la taverne de *L'Ours Dansant* et bien installés devant lâtre, les pieds séchant au coin du feu et une bonne choppe d'hydromel en main, les jeunes compagnons se rendirent compte qu'il manquait l'un des leurs à l'appel. Lastelle avait disparu.

*

Dans le Château, du côté de la Chancellerie, Vivance avait eu vent de la colère soudaine du Roi par des échos de couloirs, sans avoir vraiment de précision sur son origine. Ayant entendu dire que Lodève s'était enfermé dans la chapelle avec la Reine, il en avait conclu que le sujet de l'investiture du petit prince allait instamment revenir à l'ordre du jour. Mais pour le moment Vivance allait avoir à s'occuper d'un autre souci, causé par l'étrange crise du souverain.

Comme de nombreux clerks allaient et venaient dans la Chancellerie, l'un d'eux, le généreux Selvic à la bonhomie éternelle, s'approcha de Vivance qui triait des documents sur un large plan de travail et, n'osant l'interrompre ouvertement, attira son attention en se raclant la gorge.

« Mmoui ? marmonna le Chancelier sans tourner les yeux vers le clerk.

— Excellence..., lui chuchota Selvic.

— Oui ? répéta Vivance, le regard toujours rivé sur ses documents.

— Excellence...

— Et bien ? s'impativa le savant qui avait cette faculté de faire plusieurs choses à la fois et continuait d'examiner ses papiers.

— Là, dans la salle de classe... Vous devriez aller voir, Excellence... »

Et Selvic repartit comme il était venu, sans en dire davantage. Quant au Chancelier, comme à son habitude lorsque son esprit supérieur était retardé par des personnes ou des affaires communes, il poussa un long et bruyant soupir, et abandonna ses documents pour aller jeter un œil dans la pièce attenante.

C'était là en effet qu'il donnait ses leçons aux enfants du Roi et des Pairs depuis plusieurs années, et les pupitres conservaient d'ailleurs encore le désordre que le petit prince et ses sœurs avaient laissé en quittant précipitamment la pièce une heure plus tôt. Mais ce qui attira aussi l'attention du Chancelier, ce fut un bruit étrange, comme un reniflement, qui résonna

plusieurs fois dans la salle silencieuse. Car cette pièce était vide de tout occupant, et même si les bureaux voisins de la Chancellerie grouillaient de monde, les seuls froissements de paperasse et les claquements de talons sur le dallage ne pouvaient couvrir entièrement de leur bruit ce curieux chuintement.

Alors, examinant la salle du regard pour en trouver l'origine, Vivance remarqua que les lourds rideaux de l'une des baies étaient complètement tirés, dissimulant les coussièges aménagés dans son embrasure. Et c'était de là que semblait venir le bruit étrange, que le Chancelier finit par identifier comme des sanglots.

« Que vous arrive-t-il encore ? », soupira-t-il après avoir fait quelques pas et s'être posté devant le rideau fermé.

Encore n'était peut-être pas le mot le plus approprié pour qualifier les chagrins de celle qu'il devinait en train de pleurer à chaudes larmes derrière la tenture. Car de chagrins, Vivance savait qu'elle n'en avait jamais pour elle-même, ou très peu. Et c'était justement les rares fois où elle pleurait sur son propre sort, que Lastelle se cachait du reste du monde, refusant d'imposer aux autres la tâche ingrate de compatir à son malheur.

Malgré tout, la princesse, car c'était bien elle dissimulée derrière le rideau, répondit à la question du Chancelier, pensant peut-être se débarrasser rapidement de lui et pouvoir ainsi pleurer tout à son aise.

« Le Roi me hait, hoqueta-t-elle.

— Ce n'est pas nouveau, fit remarquer Vivance avec son cynisme habituel tout en s'appuyant du coude contre la muraille.

— Non, le contredit la jeune fille. Il ne me méprise pas, il ne me déteste pas... Il me hait.

— Mais encore ?

— Il... s'est emporté contre moi. Il y avait tant de colère, tant de rancœur dans son regard. Ses yeux auraient été ceux du Roi du Ciel qu'ils me foudroyaient sur place.

— Cessez de dire des sottises. Il a pu souhaiter votre mort par le passé, mais ce n'était pas directement contre vous.

— Oh, vous n'avez pas vu ce regard. Vous n'avez pas vu... »

Lastelle éclata en sanglots, les genoux repliés sur la banquette derrière la tenture, la tête enfouie sous ses mains, comme pour se protéger des coups menaçants de la mauvaise fortune. Vivance, pour une fois, ne répondit rien. Lastelle était terrifiée. Il ne l'avait jamais connue ainsi, et il fut surpris d'en être troublé.

Avant de trouver les mots les plus réconfortants, peut-être fallait-il revenir tout simplement aux fondamentaux, et juste ouvrir le rideau pour lui offrir une épaule sur laquelle pleurer. Mais Vivance se ravisa et, le front appuyé à son bras toujours posé contre la muraille, reprit d'une voix hésitante.

« Pourquoi vous haïrait-il tant ?

— Il... il croit que j'en veux à la vie de Tybaud, lui exposa la jeune fille avec un accent d'incompréhension. Il croit que je fais tout pour écourter sa vie... et prendre sa place. Mais par tous les dieux, pourquoi... Pourquoi croit-il une chose pareille ?

— A-t-il mentionné Galiant ? demanda alors calmement le Chancelier.

— Quoi ?

— Dans sa colère, a-t-il mentionné Galiant ? »

Aucune réponse ne s'entendit derrière le rideau. Décidemment, Lastelle n'y comprenait plus rien. Que venait faire son fiancé là-dedans ? Et pourtant elle ne put rien objecter. La bouche entre-ouverte pour une négation

qui ne venait pas, les sourcils froncés, elle se rappela le regard que Lodève avait lancé sur le jeune seigneur austerois, et du *vous* qu'il avait alors employé.

« Il y a des rumeurs, lui révéla sombrement Vivance. Des rumeurs engendrées par votre popularité, et votre... harmonie avec le fils de Lieutrاند. Que le Roi les ai entendues ou conçues lui-même, cela est égal, mais il en éprouve une vive inquiétude.

— Mais..., voulut protester Lastelle.

— Il connaît votre amitié pour Galiant, la coupa Vivance, toujours aussi catégorique. Il sait vos sentiments fondés, et réels... Et il sait aussi les prétentions de Lieutrاند fondées, et réelles.

— Non... Non, non, non ! s'insurgea soudain Lastelle en tirant vivement le rideau et en se dressant devant le Chancelier. Nous n'avons rien à voir là-dedans ! »

C'était un cri du cœur, la révolte et l'indignation d'une jeunesse pleine d'idéaux, accusée de s'allier aux ennemis de la couronne et de comploter pour renverser son souverain. Mais c'était aussi la panique d'une enfant, qui pensait avoir tout fait depuis des années pour attirer le moins possible l'attention d'un roi qui ne la portait pas dans son cœur ; qui pensait avoir tout fait pour passer inaperçue, ou à défaut pour montrer son humilité et son dévouement, et ainsi survivre comme elle l'avait autrefois promis à sa mère.

« Non ! Ce... ce n'est pas vrai, se défendit-elle, c'est... »

Mais la princesse manqua de souffle pour exprimer toute sa pensée, et le nœud de sa gorge refusa d'en laisser sortir les mots nécessaires. Quant à Vivance, planté face à elle, il avait abandonné l'empathie qu'il avait pu manifester quand la tenture les séparait et le cachait de sa vue, et la toisait désormais du regard sévère et impartial de l'homme de justice et de raison qu'il était.

« Je vous en prie, le conjura-telle alors, en pleurs face à son intransigeance. Je vous en supplie, il faut me croire... »

Mais, épuisée et accablée de chagrin, Lastelle ne put rester debout plus longtemps, et tomba à genoux, prostrée aux pieds de son précepteur dont elle avait saisi convulsivement les pans du large surcot.

« Oh, pauvre enfant..., ne put s'empêcher de murmurer Vivance, à la fois ému et révolté par un tel étalage de sentiments.

« Non, ne me suppliez pas, lui enjoignit-il en descendant à son niveau, ne suppliez jamais ! Pas de gémissement, pas de larmes ! Ce sont les coupables qui pleurent et qui travestissent leurs mensonges sous l'insistance de leurs prières, pour apitoyer les cœurs et faire retomber sur d'autres leurs méfaits ! Lodève sait cela, c'est pour cela qu'il vous soupçonne.

« Si vous voulez le convaincre de votre innocence, continua-t-il avec cette même rudesse en la saisissant par les épaules comme si son discours ne suffisait pas suffisamment à la secouer, vous devez vous comporter en innocent ! Et les innocents injustement accusés ne prient pas. Ils s'offensent, ils s'insurgent. Ils pleurent, oui, mais de rage. Ils montrent leur colère, et leur colère est la preuve de leur loyauté indignement diffamée. Ne... »

Vivance s'arrêta, sous le coup d'une soudaine inquiétude.

Lastelle, le souffle s'accélégrant sous les imprécations de son précepteur, s'était lentement relevée et avait tiré une lame de sa ceinture, cette dague que tous les jeunes gens portaient à leur côté parce qu'elle était un outil du quotidien. Mais jamais elle n'était tirée comme une arme contre quelqu'un. Pourtant le fil luisant de la lame brillait entre leurs deux poitrines.

Le Chancelier, croyant voir la pointe se diriger vers lui, eut un mouvement de recul, et lâcha la joue de la princesse qu'il avait voulu, dans un geste d'une familiarité inédite de sa part, prendre dans sa paume pour en

sécher les traces de pleurs. Mais sur cette joue, qui était devenue blême, ne roulait plus aucune larme.

« Lastelle..., laissa-t-il échapper dans un souffle, les yeux rivés sur l'arme dont il commençait à craindre l'usage sans pour autant comprendre la réaction de son élève.

— Comment..., gronda alors la jeune fille d'une voix sourde, comment pouvez-vous dire une telle chose ? Comment pouvez-vous ne serait-ce que le penser, et tous douter ainsi de ma parole ? »

Ses mâchoires étaient serrées, son souffle court, ses pupilles dilatées sous l'effet d'une aigreur et d'une hargne nouvelle que les remontrances du Chancelier avaient attisé.

« C'est une grande offense que vous me faites, continua-t-elle avec l'écho d'un sanglot maîtrisé au fond de la voix. Tybaud m'est si cher ! J'aime ce garçon, il est mon frère. Que les dieux m'en soient témoins, et me tourmentent à jamais si cela n'est pas la vérité ! Il est mon frère... Il est mon futur roi, et je tiens à lui plus qu'à ma propre vie.

« Oh oui, c'est une grande offense que vous me faites, répéta-t-elle avec une soudaine fièvre, et tous vos soupçons me rongent et me tuent ! Il n'est pas possible pour une honnête âme de vivre de la sorte ! C'est un tourment, pour un sujet loyal et fidèle, de s'entendre traiter de fourbe et de fratricide. C'est une insulte, pour un cœur honorable, de se voir refuser toute confiance ! C'est... »

Sa voix, qui s'était faite de plus en plus assurée, de plus en plus forte à mesure que la colère animait son cœur, sembla soudain se briser

« C'est... Un désaveu cruel, reprit-elle dans un murmure. Une lame à travers le cœur... »

Mais à nouveau ses traits s'endurcirent et son ton s'échauffa, comme si les mots de sa diatribe et les sentiments sur son visage suivaient les moindres tours et détours de sa pensée.

« Non, s'indigna-t-elle. Non, une lame à travers le cœur serait moins pénible que l'infamie à laquelle vos doutes me condamnent. Alors prenez-la... prenez cette lame, et mettez fin à mon supplice, et à cette destinée que vous craignez si injustement... »

Et, alliant le geste à la parole, Lastelle tourna vers sa propre poitrine la pointe de la dague dont Vivance se croyait jusqu'à présent menacé et, se saisissant vivement de la main du Chancelier, la força à se refermer sur la poignée de l'arme.

« Prenez-la, et frappez, rugit-elle alors. FRAPPEZ ! »

Mais Vivance bien sûr, déconcerté tant par ce revirement de situation, que par la démente d'une telle requête, ne bougea pas d'un cil.

« Vous n'en avez pas le courage ? », s'étonna Lastelle avec une pointe d'ironie qui fit trembler le Chancelier.

Mais aussitôt son regard se fit à nouveau noir et son ton implacable.

« Moi, j'en ai assez pour deux, et assez d'honneur pour rejeter votre affront... »

Alors comme Vivance avait refusé ne serait-ce que d'esquisser le geste terrible qu'elle lui réclamait, Lastelle, qui tenait toujours fermement sous ses doigts le poignet du Chancelier, attira la pointe de la lame dans l'échancrure de son col.

Voyant cela, Vivance, pris d'une froide terreur, tenta de résister au mouvement inexorable qui poussait sa main à commettre un acte que son esprit lui refusait. Cependant la force de Lastelle était plus robuste que celle du savant, et sa volonté en cet instant bien plus ferme et résolue. Alors, quand Vivance vit une larme incarnat perler sous le fil luisant de la lame, et marquer

de sa chute le cou de la jeune fille, il fut envahi d'un sentiment d'horreur et, dans un sursaut, saisit le bras de la princesse de son autre main pour éloigner la dague. Mais Lastelle, toujours inflexible, le regard impitoyable, résista encore, et fit couler une autre goutte de sang à sa gorge.

« Non, assez... », exhala Vivance dans un souffle, prêt à en venir lui aussi à la prière.

Alors le visage de Lastelle s'éclaira étrangement, et elle reprit, à la plus grande stupéfaction du Chancelier et dans un murmure qui se transforma en un grondement menaçant, le discours qu'elle avait laissé en suspens.

« Ô sire, invoqua-t-elle, mon bon roi, redonnez moi votre confiance, ou je jure que je m'ouvre la poitrine à vos pieds pour que les dieux et les hommes soient témoins de l'injustice que vous me faites ! »

Et puis, comme Vivance, le souffle encore saccadé, prenait lentement conscience de ces dernière paroles, Lastelle relâcha soudainement la tension de son bras, et rangea comme si de rien n'était la dague dans son fourreau.

« De la colère, aviez-vous dit... », fit-elle remarquer à son maître, se référant aux conseils qu'il venait de lui donner quelques instants plus tôt en lui enjoignant de préférer l'indignation courroucée aux gémissements et autres lamentations.

Alors Vivance comprit. Il comprit que les menaces de Lastelle étaient forgées, que son discours était faux, et que les gestes et les émotions étaient ceux d'un acteur de théâtre. Il comprit que ce n'était pas face à lui qu'elle s'imaginait déclamer une telle tirade, et que tout ce qu'elle venait de lui montrer n'était qu'un aperçu, un aperçu de ce qu'elle donnerait à voir au roi Lodève devant sa cour s'il lui prenait l'envie de l'accuser de nouveau.

Et, lui qui avait d'habitude tant de retenue et de froideur dans ses rapports aux autres, s'abandonna alors à son soulagement, et serra la jeune fille contre son cœur, aussi fort qu'il avait craint un court instant pour sa vie.

« Grands dieux ! jura-t-il avec un profond soupir, la voix encore tremblante. Comme vous apprenez vite... Continuez ainsi, et vous nous enterrerez tous. »

*

Réconfortée par les conseils et les remarques de Vivance, Lastelle quitta aussitôt la Chancellerie le cœur léger, et sortit du Château pour se rendre à la taverne de *L'Ours Dansant* où ses amis avaient leurs habitudes hivernales, et où elle les suspectait de s'être rendus après l'altercation des jardins. Bien qu'elle n'en eut plus besoin alors, elle aurait pu se rassurer davantage de savoir que, au même moment, une autre personne défendait ses intérêts devant le Roi.

En effet, dans la chapelle privée où il ne venait que trop rarement à son goût, et hors de la vue de tous, la reine Audovere avait immédiatement pris à parti son époux pour lui faire regretter ses paroles envers Lastelle.

« Est-ce ainsi que se comporte un père ? le fustigea-t-elle en se tournant vers lui à peine passé les portes de la chapelle. Est-ce ainsi que se comporte un roi ?

— Plaît-il ? ! s'étonna Lodève qui était entré en pensant admonester et se faisait blâmer en retour.

— Comment avez-vous pu avoir de telles paroles, de tels gestes envers votre enfant ? Pourquoi la menacer ainsi ?

— Parce qu'elle est elle-même une menace.

— Vous ne pouvez croire cela, s'indigna la bonne reine. Il n'y a pas dans tout le royaume de sœur plus aimante pour un frère !

— C'est ce qui vous trompe, la contredit sombrement le souverain.

— Mes yeux me tromperaient-ils donc ? Mes yeux et mon instinct de mère ? J'ai vu la même chose que vous, Lodève, j'ai vu deux enfants s'amuser sous la neige... Où avez-vous pu y voir une menace ?

— Justement dans le fait qu'ils s'amusaient sous la neige. Tybaud est plus votre fils que le mien, il n'a pas hérité de ma santé, il est faible de corps et cela se sait, cela se voit. Cependant Lastelle l'a laissé jouer dehors, dans le froid de l'hiver, montrant ainsi qu'elle n'a cure de sa santé.

— La jeunesse est parfois insouciante...

— Et c'est pourquoi je peux pardonner aux autres, mais pas à elle... Elle n'est pas ce qu'elle semble être, Audovere. Elle n'est pas insouciant, elle ne l'a jamais été, d'aussi loin que je m'en souviens.

— Lodève... », le supplia doucement la reine.

Audovere avait cette faculté d'inspirer la paix et le calme par l'exemple de sa propre quiétude. Elle se rapprocha de son époux, et appuya patiemment la main sur son bras.

« Mon ami, je vous assure, continua-t-elle avec une assurance sereine, que Lastelle est la plus loyale et la plus aimante des enfants. C'est ainsi que j'ai veillé à ce qu'ils soient tous élevés, et je vous assure que je lui confierais aveuglément ma vie et celle de mon fils.

— Vous m'assurez cela..., lui répondit Lodève en posant une main sur la sienne, adouci par l'effet de sa pondération. Vous m'assurez cela... et vous êtes un ange de bonté, aveuglée par votre méconnaissance du vice. Mais moi, je vous assure que Lastelle n'est qu'un monstre d'égoïsme prêt à tous les subterfuges pour s'emparer de la couronne.

— Pourquoi dites-vous de telles choses ? s'attrista visiblement la reine.

— Parce que j'en reconnais les symptômes, argumenta le souverain. Pour les avoir déjà vus... vu, je les reconnais. Croyez-moi, je parle d'expérience.

— Une seule action suspecte ne peut être érigée en généralité, le contredit pourtant Audovere. Ce n'est sans doute que le plus pur des hasards...

— Je vous donnerais raison si tel était le cas, concéda tendrement Lodève. Mais aujourd'hui n'était pas la première fois. Ces occasions se multiplient depuis quelques temps ; n'avez-vous point remarqué comment tout ce que fait Lastelle menace la place de Tybaud et l'éloigne de l'idée qu'il pourrait un jour monter sur le trône ? N'avez-vous point remarqué comment chacune de ses actions attirent la gloire sur elle et non sur son frère ? Comment chacune des chansons que l'on écrit sur elle, et chacune des histoires qu'elle raconte le soir à Tybaud le cajole, le charme, et l'enchaîne un peu plus tous les jours à sa volonté ? N'avez-vous point remarqué combien l'ascendant que Lastelle a aujourd'hui sur notre fils est puissant, suffisamment puissant pour que le garçon se rapporte à son exemple, et obéisse à son autorité, et non plus à la nôtre ? Ce sont des signes, des signes qu'un jour elle passera à l'acte, lorsque ma puissance aura disparu et que Tybaud sera trop soumis pour lui résister.

« Je comprends que vous ayez du mal à le croire, lui accorda-t-il en remarquant son regard perplexe. Mais il y a tant de preuves... Je vous en donnerai une dernière, si vous le voulez... »

La reine hésita. Elle ne voulait pas vraiment être convaincue, pas d'une telle infamie. La vérité est parfois si dure que l'on préfère ne pas avoir à l'entendre. Et pourtant, soit curiosité, soit volonté viscérale de protéger les intérêts de son fils, Audovere hocha lentement la tête.

« Vous souvenez-vous de la chanson de la chasse, lui demanda alors Lodève, et du fameux *prince de la harde* ? »

Et, voyant qu'Audovere fronçait les sourcils et attendait son explication, le souverain évoqua les ultimes couplets de la chanson, ainsi que l'histoire que Lastelle avait raconté à son petit frère au sujet du sanglier blanc. Et à mesure que le Roi lui dévoilait ses découvertes, les yeux de la bonne reine s'écarquillaient d'horreur et s'emplissaient de larmes.

« Vous comprenez, conclut Lodève d'une voix douce mais intransigeante, pourquoi Tybaud doit être écarté et protégé le plus tôt possible ?

— Comment ? demanda Audovere après avoir acquiescé d'un faible signe de tête.

— Il doit être sacré, lui révéla Lodève, et couronné Roi.

— Déjà ?!

— Oui, maintenant. Couronné et associé au trône, de mon vivant. Ainsi, ni Lastelle ni personne ne pourra plus rien contre lui, à moins d'être accusé de forfaiture, et de devenir un renégat aux yeux de tous. Car durant cette cérémonie, nous ferons prêter serment aux Pairs ainsi qu'à tous nos enfants, et nous leur ferons jurer de se soumettre et de servir fidèlement le futur souverain, comme le fit Alféric de mon temps.

— Croyez-vous que cela sera suffisant ?

— Je le crois, oui. Car si je ne me trompe pas, si je la connais aussi bien que je me connais, Lastelle attache trop de prix à la renommée publique et à la réputation pour oser un jour se parjurer et trahir un serment fait devant le peuple et les dieux. En cela, Vivance et vous l'avez parfaitement éduquée.

— Bien, souscrivit tristement la reine, il semble que vous ayez pensé à tout. Mais dans ce cas, pourquoi souhaiter me consulter ? Que peut vous importer mon avis ?

— Il m'importe, lui expliqua Lodève avec une douceur inaccoutumée, parce que Tybaud n'est pas encore majeur et n'a pas même vu son huitième printemps. Il relève donc encore doublement de votre férule, et je ne le ferai pas passer de force dans le monde des hommes si vous jugez que cela est trop tôt.

— Cela est beaucoup trop tôt..., murmura Audovere comme pour elle-même. Mais si vous m'assurez que c'est le seul moyen pour le préserver et lui construire un avenir, alors je vous l'abandonne.

— Non, vous me le confierez seulement, et vous serez là pour continuer de veiller sur lui, car je vous nommerai à ses côtés au conseil. »

Cette déclaration fit sursauter la reine comme si un tonnerre de réprobation avait éclaté dans le silence feutré de la chapelle.

« Je sais que vous n'avez jamais souhaité prendre part à nos décisions politiques, reconnut Lodève. Contrairement à bien d'autres femmes, et je respecte ce choix. Mais il aura besoin de vous à ses côtés pour le guider et le soutenir... Il aura besoin de nous tous.

— C'est un grand honneur que vous me faites, sire, put-elle à peine formuler tant l'émotion lui étreignait la gorge.

— J'ai confiance en vous, Audovere, lui avoua alors Lodève dans un murmure en avançant vers elle. Vous m'aiderez au mieux pour en faire un grand roi. »

Et sur ces mots, comme leurs visages s'étaient intimement rapprochés, la reine, le souffle court, déposa un baiser sur les lèvres de son époux. C'était plus une morsure qu'un baiser, quoiqu'une morsure sans dent, tant la pauvre dame était malhabile en ces affaires. Mais l'ardeur avec laquelle elle avait osé, et l'audace même de ce geste, surprirent Lodève qui l'observa, un court instant, interdit.

« Oh pardon sire, je... »

Et cependant il ne la laissa pas se confondre plus longtemps en excuses, et l'embrassa à son tour avec force.

Il n'avait pourtant jamais éprouvé beaucoup de désir pour cette femme austère, marquée par la contrition et les épreuves de la vie ; elle-même n'avait jamais beaucoup éprouvé de désir pour personne, et ce n'était que sur leur conscience du devoir qu'ils s'étaient retrouvés pour engendrer une descendance. Mais la sincérité de chacun avait aujourd'hui attisé le désir moribond de l'autre ; et l'appétit nouveau d'Audovere avait enflammé celui du roi.

Ainsi, tandis que, dans leur chambre, le petit prince et sa nourrice regardaient mélancoliquement la neige tomber par les fenêtres ; tandis que, dans l'auberge, les jeunes gens s'installaient joyeusement pour festoyer ; et que, du côté de la Chancellerie, Lastelle apprenait toujours plus de son précepteur ; là, dans la chapelle des appartements royaux, contre un mur et un sol glacials qui ne leur en fouettèrent les sangs que davantage, le Roi et la Reine d'Enselant honorèrent leur serment pour la première fois à l'unisson.

*

La neige continua de tomber toute la journée, recouvrant bien vite les traces laissées dans les jardins du Château par la bataille écourtée. Mais, le soir venu, les nuages se déchirèrent, faisant flamboyer le ciel dans le soleil couchant, et briller les premières étoiles. Un temps si clair pour la nuit laissa présager d'un froid mordant, alors chaque famille se calfeutra chez elle avant même que ne disparaissent les dernières lueurs du jour, et un surprenant silence s'abattit sur la ville, un étrange silence, où résonnait parfois l'écho assourdi par les congères des clients braillards des tavernes.

Ces rires, ces chants incertains aux accents avinés, ces tintements de choppes qui trinquent sur la musique enjouée des ménestrels, tout cela s'entendait aussi du côté du Château. Car les jeunes gens, comme à chaque hiver, avaient établi leurs quartiers d'amusement dans les appartements des princesses, qui disposaient de la chambre la plus grande et la mieux aménagée pour tous les recevoir. Avant de décider s'ils allaient oui ou non passer le reste de leur nuit dehors, les joyeux compagnons avaient festoyé, lu beaucoup de poèmes, écouté de nombreux récits chantés par la petite troupe de musiciens qu'ils avaient convié comme chaque soir, et surtout bu quantité de vin.

Enfin cela, c'est ce que craignait toujours Emma qui se faisait l'arbitre lucide de ces agapes. Mais les jeunes gens avaient en cette matière une certaine intelligence ou plutôt, dirions-nous, une intelligence certaine. Ainsi, comme ils préféraient la liesse et la gaieté à l'étourdissement de l'ivresse, ils prenaient soin, avant chaque début de semblable soirée, de rappeler à leurs valets de bien singulières consignes qui faisaient parler d'elles à travers toute la demeure : l'échanson devait veiller à toujours couper pour moitié leur vin d'eau, ne servir le poiré qu'en des godets minuscules inventés pour l'occasion, et ne jamais laisser l'un des convives s'emparer d'un pichet. Avec de telles mesures, les jeunes gens, contrairement à leurs aînés en leur temps, n'avaient jamais défrayé la chronique par quelque rixe ou comportement déplacé dus aux vapeurs de la boisson, et se réveillaient toujours bien plus frais que l'on pouvait l'espérer après de telles nuits. Sauf bien sûrs quand certains terminaient dans les maisons des quais. Dans ces cas-là, on ne revoyait souvent les intéressés que très, très tard dans la matinée, voire tôt dans l'après-midi suivant.

Aujourd'hui cependant, les habitudes hivernales avaient un peu été chamboulées, car les jeunes gens avaient tous émigrés dans la salle de l'Ours

Dansant après la sortie furieuse du Roi, et y avaient retrouvé un peu d'allégresse pour le reste de la journée. En compagnie des gens simples mais fort sympathiques qu'ils y croisaient souvent, ils avaient beaucoup chanté et ri, et bu aussi, beaucoup bu, puisque leur hôtesse n'avait pas reçu – ou fit mine d'ignorer – les fameuses consignes dévolues à l'échanson royal. Particulièrement éméchés donc cette fois-ci, mais toujours joyeux, les jeunes gens avaient alors participé, au malaise des plus sobres, à une imitation burlesque de la cour. Prenant des voix de faussets, ils avaient d'abord singé les dames, puis les plus rustauds des seigneurs, et les Pairs eux-mêmes. Enfin, chacun des compagnons, hilare, avait tenté sa chance, en grim pant sur une table où un siège avait été juché, d'imiter le Roi Lodève en personne. Se coiffant tour à tour d'un petit chaudron en guise de couronne, les amis avaient rejoué devant leur public de vilains la scène de la matinée, se relayant dans les rôles du souverain tyrannique et de l'innocente victime, argumentant, raillant, et critiquant fort sous couvert d'amusement. Quelques clients un peu moins ivres purent s'en rendre compte, mais personne ne vint troubler le jeu, ni menacer d'aller tout dévoiler au monarque, car on appréciait bien plus l'affable proximité de cette génération, que la souveraine distance que les dirigeants creusaient toujours davantage avec le peuple.

Puis le soir venu, les jeunes compagnons avaient regagné, d'un pas déjà chaloupé et en tentant vainement de rester discrets, les appartements des princesses où ils s'étaient directement affalés sur les larges coussins de tapisserie qui garnissaient le dallage couverts de joncs entre la loge des musiciens et la grande cheminée. Là ils avaient un peu mangé, et repris leurs esprits, apaisés par la douce mélodie qui les accompagnait ; puis après un instant de silence presque gêné, se rendant compte de leurs méfaits, ils avaient éclaté d'un énorme rire qui les avait secoués plusieurs minutes. Emma n'y avait pas compris grand-chose, si ce n'est que leur après-midi à l'Ours Dansant avait dû être fort amusante, et avait levé les yeux au ciel en secouant la tête. Une fois éloignée, les jeunes gens avaient repris leurs commentaires sur les imitations de la taverne, décidant de décerner des prix aux meilleures de leurs catégories. Et tous ayant finalement reçu des lauriers, ou un ruban, ou une ceinture, ou un collier posé sur la tête en lieu et place de couronne, les amis s'apaisèrent enfin, écoutant les musiciens jouer et la petite Liseul – heureusement sobre – déclamer des poèmes, commençant pour certains même à s'assoupir.

Ce fut en cet instant que Galiant remarqua, en se retournant, que la main qu'il avait saisi pour en embrasser les doigts n'était pas celle de Lastelle, mais de sa sœur. Avec un sourire navré, Letana lui désigna de la tête le foyer de la grande cheminée, où sa jumelle avait élu domicile depuis quelques minutes. Assise au fond de l'âtre, l'épaule appuyée à la brique tiède du contrecœur, et les jambes tendues, touchant presque les premières braises de ses pieds, Lastelle avait le regard vague, perdu dans les flammes, comme prise d'une soudaine mélancolie.

Sous le prétexte de lui amener à boire, Galiant se leva alors et alla la rejoindre.

« Pourquoi te tiens-tu si près du feu, et si loin de nous ? lui reprocha-t-il après s'être lourdement assis à son côté, le dos contre le jambage de pierre.

— J'ai froid, répondit simplement la jeune fille qui, visiblement, n'avait pas envie de répondre du tout.

— Tes mains semblent te contredire... », réfuta son compagnon en tentant de saisir ses doigts tièdes pour les embrasser.

Mais elle les retira avec un soupir.

« Pourquoi une telle figure ce soir, insista Galian d'un ton léger, une telle solennité dans ton regard ?

— Et toi un sourire si affable, hum ? lui rétorqua la princesse en imitant son ton désinvolte.

— Eh bien parce que je passe une plaisante soirée, en joyeuse compagnie ! s'exclama Galian. Enfin... toi exceptée.

— Ah oui, fit remarquer Lastelle avec cette même légèreté ironique, il est certain que je suis bien moins accorte que les filles des quais. »

À ces mots, Galian tiqua, et resta une seconde silencieux, avant de se moquer ouvertement de la réaction de son amie.

— Grands dieux ! la railla-t-il. Serait-ce de la jalousie qui brille dans ton œil, et grince dans ta voix ? Ce pourrait-il... ?

— Cela se pourrait, approuva Lastelle avec un hochement de tête et un sourire entre l'insouciance et la menace.

— Belle amie, tenta de l'amadouer alors Galian en lui tendant la coupe qu'il avait apporté, tout en essayant de broder quelques vers. Chasse aussitôt toutes ces sombres pensées ! Elles ne siéent guère à ton humeur si heureuse, ni à tes lèvres pulpeuses... »

Prête à boire, Lastelle arrêta son geste, et lui jeta un regard des plus sceptiques en haussant les sourcils.

« Oui, je... je l'ai senti en le disant, reconnut le jeune homme en secouant la tête avec une petite moue. Ça ne fonctionne pas...

— Non, approuva Lastelle

— Non...

— Essaie encore », lui proposa-t-elle en lui tendant la coupe comme pour lui signifier que son ivresse manquait encore d'inspiration.

Acceptant le défi, Galian avala d'un trait le breuvage, et fit mine de réfléchir profondément quelques secondes en plissant les yeux et en fronçant le nez

« J'y suis ! déclara-t-il enfin avant de se retourner vers sa compagne.

« Chasse donc de ton cœur... toutes les méchantes astuces,

Ourdies par Jalousie, de Cynisme la mère,

Qui ourlent tes douces lèvres d'un bien triste rictus...

Alors qu'en cet instant s'amuse tous tes compères !

— Mieux ! s'exclama Lastelle, et continuant avec sarcasme : Donc je peux renvoyer aux ragots de tavernes la rumeur des folles nuits de Galian et Lyvie ? »

À nouveau Galian tiqua.

La rumeur publique prêtait en effet au bel héritier du seigneur d'Auster une multitude de maîtresses, presque autant que de jeunes filles admirant ses traits séduisants à Primarden, presque autant que d'amants au tableau de chasse de Letana. Et les jeunes gens s'en amusaient fort, sachant de quelle exagération il s'agissait là. Cependant, comme une rumeur n'apparaît jamais sans raison, certains ragots plus précis avaient fini par tomber dans l'oreille de Lastelle sans qu'elle eût cherché à les entendre. Et un bruit persistant courait sur la liaison qu'entretenait possiblement Galian avec une jeune fille des maisons du bord de l'eau, où il accompagnait parfois Letana avec d'autres amis.

Cette Lyvie, on la disait sublime, de ce même charme flavescent que son amant austerois ; et spirituelle de surcroît, ce qui pouvait se deviner par le nom de pratique qu'elle s'était choisi, et qui évoquait l'antique dynastie des Préfets. Et cela peut-être, plus encore que son insolente grâce ou son ascendance sur Galian, avait particulièrement hérissé Lastelle, qui refusait d'être concurrencée sur le seul atout qui était le sien, et qui ne pouvait être ni

contesté, ni falsifié. Lastelle, comme sa sœur, avait reçu un nom inspiré de l'antique dynastie parce qu'elle en était l'héritière par le sang. Alors qu'une fille des quais ose se prévaloir de ce même héritage la courrouçait fort. Cette Lyvie aurait tout aussi bien pu s'attribuer le nom même de Lastelle, que cela ne l'aurait pas offensé davantage.

Ainsi lorsque, cet après-midi même à la taverne, la fière princesse avait cru apercevoir une blonde jeune fille rôder avec insistance autour de son fiancé, ses soupçons et son amertume s'étaient rappelés à elle malgré l'ivresse, et l'avaient rendue sombre toute cette fin de soirée. Et puisque son compagnon était venu l'asticoter sur sa jalousie, Lastelle avait décidé de crever l'abcès, sans cri ni colère, mais avec tout le cynisme dont elle était capable de faire preuve quand elle était particulièrement énervée.

« Oh mon tendre ami, le railla-t-elle alors avec ce sourire carnassier qu'affichent les gens heureux de prendre leur interlocuteur en défaut. Voyons, à ton tour de goûter aux bienfaits de la paix de l'esprit. Allège ta conscience !

— Ah..., hésita Galian, perdant un peu de sa contenance. Soit !

— Soit, quoi ? répéta Lastelle, surprise. Tu ne le nies pas ?

— Non, cela est vrai..., avoua Galian. Je le confesse.

— Tu le confesses ? reprit Lastelle en arquant des sourcils et en semblant attendre autre chose.

— Et je m'en repens..., ajouta le jeune homme en pensant clore la conversation ainsi. Bien, pouvons-nous oublier cela, et passer à autre chose ?

— Bien sûr ! s'exclama ironiquement la princesse avant de s'adresser d'une voix forte à leur compagnon. Ô très cher ami, bien-aimé Loïdys ! Tes heures sont-elles occupées, et ta compagnie indisponible pour le restant de cette nuit ?

— Ma foi, non, lui répondit le jeune Boréen qui avait suivi de loin leur altercation et qui entraît avec plaisir dans le jeu de Lastelle. Je n'ai pas tant de soupirantes qu'il me faille ainsi organiser l'accès à ma couche !

— Contrairement à d'autres..., se vanta Letana.

— Pourquoi cette question, douce étoile ? demanda Loïdys en s'adressant à Lastelle par le surnom qu'ils s'étaient donnés lors de leurs séances de poésie.

— Oui, douce étoile, souligna Galian en tentant de reprendre la main de ce jeu qui menaçait de le tourner en ridicule. En quoi le registre de notre ami boréen t'intéresse-t-il ? Aurais-tu l'intention d'y apposer ton paraphe ?

— En effet, c'est ce à quoi je réfléchissais... », lui répondit Lastelle avec un hochement de tête assuré.

Cet aveu effronté médusa un instant le jeune seigneur austerois.

« Mais oui, Gal, continua Lastelle comme si elle s'adressait à un enfant. Toi et les autres sortis ce soir, et ma sœur partie au bord de l'eau, mon lit se retrouvera inconfortablement froid et vide. Aussi, mon gentil cousin pourrait m'accueillir, et me prodiguer quelque réconfort. Qu'en dis-tu, gentil cousin ? »

Un silence un peu gêné répondit à la princesse. Loïdys, bien que très serviable, eut un petit sourire crispé qu'il compléta par un signe de tête négatif. Le problème était dans la question. L'oncle de Loïdys, le seigneur Euric, était le parrain de Lastelle, ce qui en faisait donc des cousins germains aux yeux de la loi et de la morale.

« Ah non, c'est vrai, reconnut la jeune fille sans en paraître embêtée, pas toi... Brave petit duc, reprit-elle alors en se reportant sur Arnelant, te dévoueras-tu ?

— J'ai toujours eu un penchant pour le sacrifice..., accepta ce dernier avec son habituel sourire espiègle.

— Merveilleux ! s'exclama Lastelle en revenant à son fiancé. Voilà, regarde comme tout cela est si bien arrangé ! Va donc t'amuser cette nuit avec la mignonne Lyvie ; j'irai, moi, étudier avec notre gentil Arn. De sorte que, nos épousailles venues, je serai une femme savante, et toi un mari comblé ! »

Comme pour montrer qu'elle allait mettre tout ce plan à exécution, elle voulut se lever pour aller rejoindre son camarade de jeu. Mais, avec une vive et soudaine crainte, Galiant lui saisit le bras et la fit retomber à sa place.

« Tu ne vas pas faire cela..., murmura-t-il d'une voix blanche, troublé par la plaisanterie qu'il ne semblait plus en être une.

— Mais bien sûr que si, lui confirma Lastelle en le regardant bien droit dans les yeux. J'y vais de ce pas, comme toi d'ailleurs. Et tu me laisseras aller, comme je te laisse libre d'aller, sans jalousie, ni rancœur. Ou bien, ajouta-t-elle sur le même ton péremptoire, si tu ne peux te résoudre à cette idée, passeras-tu à ta cheville la même chaîne dont tu veux me retenir... Le choix t'appartient. Mais sache que je ne saurai souffrir que ton sort diffère du mien. »

En cet instant, bien que les musiciens continuassent de jouer, et les fils d'Auber de converser avec Manel, un silence tendu était tombé sur les autres compagnons. C'était la première fois que les deux promis s'opposaient sur un sujet au point de devoir, pour l'un des deux, poser ainsi une telle injonction à l'autre. Mais il n'y avait là rien de surprenant pour leurs amis. Lastelle et Galiant, comme tous les autres et malgré leurs différences, avaient été élevés en égaux, dans le respect et la confiance. Alors quand le jeune homme avait commencé à avoir des maîtresses comme ses camarades, bien qu'il fût engagé depuis des années, on avait instamment pris les paris sur le moment où sa promesse allait monter au créneau. Et on avait été assez surpris qu'elle ne réagisse pas plus tôt. Mais Lastelle avait encore beaucoup d'ingénuité en son cœur, et il lui avait fallu mettre un nom et un visage sur sa prétendue rivale pour donner crédit à la rumeur et s'en offusquer.

Ce soir cependant, c'était la goutte de trop. Blessée dans son orgueil aussi bien que dans ses sentiments, elle avait décidé de mettre Galiant au pied du mur, et de lui imposer le respect des règles de la réciprocité qui régissaient cette société de l'honneur dont ils se voulaient tous être les fidèles représentants. Qu'il ait des maîtresses, elle aurait un amant ; qu'il la veuille chaste, il devait l'être aussi. Il n'y avait aucune raison pour que l'un s'amuse et l'autre se restreigne, si ce n'était le souci de la légitimité d'une possible progéniture, mais de cela il était loin encore d'être question, puisqu'ils n'étaient pas mariés.

Alors, doutant du degré d'ironie du reproche, mais non de ses propres sentiments, Galiant déposa un baiser sincère sur les lèvres de sa fiancée. Ce qui, apparemment, la laissa de marbre.

« ... Après ? lui demanda-t-elle en arquant un sourcil.

— Reste-moi fidèle, la pria très sérieusement Galiant.

— Mais encore ?

— Jure...

— Ah ! s'exclama-t-elle avec dédain, outrée de cette requête.

— ... Et je jurerais aussi, s'engagea-t-il.

— Il ne me semble pas que ce soit de ma parole dont on ait le plus à douter, lui reprocha Lastelle, vexée qu'il lui demande de prêter serment en premier.

— Attend-moi ici...», lui intima alors le jeune homme en se levant et en quittant la chambre en courant.

Ses compagnons le regardèrent filer avec de grands yeux surpris, mais ne firent aucun commentaire, tandis que Letana envoyait un regard interrogateur à sa sœur qui lui répondit par un haussement d'épaules.

Quelques minutes plus tard, Galiant revint, quelque chose de dissimulé dans son poing, et s'agenouilla près de Lastelle. Intriguée, la jeune fille se redressa, et baissa le regard vers la paume ouverte que son ami lui présentait.

« Ils sont ternes, et passés de mode, concéda-t-il alors, mais ce sont les plus semblables que j'ai réussi à trouver. »

Galiant présentait à Lastelle deux anneaux qu'il avait déniché dans le fatras de ses coffres remplis de richesses ; deux anneaux identiques, usés et désuets en effet, mais présentant deux mains se serrant l'une l'autre ; deux anneaux que l'on appelait, à Enselant, des anneaux de foi. Ce genre de bijou était souvent offert, du temps de l'ancienne dynastie, en conclusion d'un traité d'alliance entre deux partis. Il liait ainsi matériellement les associés, les amis et les soutiens, dans leur loyauté mutuelle et éternelle. Cette tradition était tombée dans l'oubli à mesure que les contrats écrits avaient pris plus de valeur, et aujourd'hui plus personne, à part les époux ou les vieux alliés, ne portait d'anneau de foi.

C'était un signe illustrant sa confiance, sa fidélité et sa loyauté, une preuve de son affection, et de cette estime qui le poussait à mettre son honneur en jeu, que Galiant proposait donc à Lastelle. Le geste était noble, et beau, et fit forte impression sur les témoins de cette scène, bien que l'impassibilité de la princesse fit un court instant douter le jeune homme. Mais très vite le regard et le sourire de Lastelle perdirent leur dureté et retrouvèrent toute leur bienveillance naturelle, car la reconnaissance et la félicité lui étreignaient le cœur.

Alors, elle déposa sa main dans la sienne, et déclama dans un murmure les termes de leur promesse.

« Ainsi, prêtes-tu serment, Galiant d'Auster, de me rester fidèle jusqu'à ce que les hommes et les dieux nous lient, et au-delà encore, jusqu'à ce que la mort m'enlève à toi ?

— J'en fais le serment, répondit-il en lui remettant son anneau de foi, symbole de son engagement. Et toi, Lastelle d'Enselant, jures-tu de me rester fidèle jusqu'à ce que les hommes et les dieux nous lient, et que la mort m'enlève à toi ?

— J'en fais serment, répondit-elle à son tour en passant au doigt du jeune homme la seconde bague.

— Alors, que ces anneaux de foi nous attachent l'un à l'autre, conclut Galiant en joignant leurs mains ornées, et que nos lèvres scellent cette promesse d'un baiser de confiance. »

Et les deux jeunes gens s'embrassèrent alors avec cette retenue qu'ils avaient si souvent observé entre les vassaux et leurs seigneurs lors des cérémonies d'hommage. Mais entre eux existait bien plus qu'une simple alliance sociale. La tendre amitié, pour ne pas dire l'amour, qui les unissait donc déjà au-delà du contrat, était décuplée en cet instant par les vapeurs de la boisson, et le baiser se prolongea.

Voyant ainsi que les sentiments commençaient dangereusement à s'échauffer, Emma, qui ne veillait jamais bien loin pour éviter que ces agapes ne finissent en orgies, intervint furieusement.

« Il suffit, vous deux ! les corrigea la gouvernante en les fustigeant du pan de son tablier qu'elle venait de dénouer, sous les éclats de rire des autres compagnons. Pas de cela ici, ce n'est pas un lupanar ! Vous avez tous bien trop bu de vin ce soir.

— Paix, nourrice, lui imposa Letana avec un geste royal. Notre nuit n'est pas encore finie.

— Sottises ! la contredit la gouvernante avec cette férocité qu'elle seule pouvait employer à l'égard des princesses. Videz les lieux, messieurs les musiciens, allez ouste ! »

Et elle chassa les ménestrels comme des mouches à coups de torchon.

« Dehors, s'exclama-t-elle, et tous les autres, au lit !

— Pour cela oui, il est grand temps ! approuva Letana avec un sourire en coin. M'accompagnes-tu, Arn ?

— Non pas ce soir, dame des songes, déclina le jeune homme en s'étirant comme un chat. Ma bourse est bien trop vide...

— Pas les nôtres ! ricanèrent bêtement les fils d'Auber en se joignant à Manel pour faire comme une escorte à Letana.

— Vous n'allez tout de même pas dans les maisons du bord de l'eau ? se récria la gouvernante.

— Bien sûr que si, Emma, lui confirma la princesse.

— Vous savez que votre père désapprouve...

— Il sera temps que le Roi désapprouve lorsqu'il se passera lui-même de maîtresse ! »

Et sur cette déclaration, qui blessa la gouvernante bien que la pique ne lui fut pas destinée, Letana passa une lourde mante de laine doublée de fourrure dont elle rabattit l'ample capuchon, tant pour dissimuler ses traits que pour se protéger du froid mordant du dehors, et quitta le Château avec ses trois camarades pour aller terminer la nuit en plaisante compagnie.

Dans la chambre, abandonnée petit à petit par les musiciens, les serviteurs et la jeune Liseul qui tombait de sommeil et qu'un valet avait emporté dans ses bras, les quatre derniers compagnons restèrent quelques instants immobiles, figés sous le silence qui retombait sur le palais endormi.

« Plus de musique, plus de vin..., évoqua Arn au bout d'un moment avec résignation. Je crois qu'il est grand temps de regagner nos quartiers ! »

Mais comme, déjà debout, il aidait Loïdys à se relever, il remarqua le regard insistant qu'Emma portait du côté de la cheminée. Lastelle et Galiant y étaient encore assis, épaule contre épaule, tempe contre tempe, leurs mains ornées toujours étroitement liées, les yeux perdus dans le rougeoiement de l'âtre.

« Gal ? »

L'appel, pas plus fort qu'un murmure pourtant, sembla éveiller les deux promis comme un claquement de porte, et après un petit sursaut, Lastelle et Galiant se levèrent à leur tour.

Alors qu'il allait passer la porte de l'antichambre à la suite de ses compagnons, Galiant, pris d'un dernier doute, se retourna vers son amie.

« Souffriras-tu ton grand lit froid ? », lui demanda-t-il en l'enlaçant de ses bras comme il ne se le permettait que rarement.

Sous son ton léger perçait une pointe de défiance. Mais Lastelle voulut le rassurer sur le même registre désinvolte.

« Mieux que toi leurs ronflements ! », s'exclama-t-elle en évoquant le lit commun où les garçons dormaient au Château.

Pourtant, Galiant ne sembla point décidé à relâcher son étreinte.

« J'ai engagé ma parole, lui rappela fermement Lastelle après un instant de silence.

— ... Et tu as ma confiance », concéda le jeune homme pour se convaincre lui-même.

Mais alors qu'il desserrait l'étau de ses bras, ce fut à Lastelle de l'embrasser à son tour, comme une dernière promesse. Ainsi liés, suspendus au souffle l'un de l'autre, enivrés de leur chaleur, les deux jeunes gens

restèrent quelques secondes silencieux, immobiles, goûtant la grâce de cet instant sublime et soumis à la mesure des battements de leurs cœurs.

« Dieux, soupira Lastelle dans un murmure, qu'attendent-ils pour nous marier... ?

— Nous devrions leur poser la question, décida Galian.

— Oui, au plus vite », approuva Lastelle.

Et, concluant cet accord d'un sourire entendu, les deux jeunes gens se séparèrent pour la nuit.

Galian rejoignit alors ses quartiers, où il retrouva, enfouis sous les couvertures, Arn et Loïdys qui dormaient déjà comme des souches. À les entendre scier du bois avec tant d'entrain, lui qui aurait pu dormir comme d'autres fois auprès de Lastelle si Emma n'avait pas tant douté de leurs scrupules, le jeune homme retint un éclat de rire et finit par se coucher lui aussi, et ne tarda pas à s'endormir.

*

Dans sa grande chambre vide cependant, Lastelle, de son côté, ne parvenait pas à trouver le sommeil. Les événements de la journée, l'amusement du soir, les rires et les vapeurs du vin, tout cela tournait et retournait dans son esprit sans lui laisser le moindre répit. Au bout d'un moment, la jeune fille ne put s'empêcher de souffler. S'il avait fait moins froid au dehors, elle serait sortie se dégourdir les jambes et se vider la tête dans les jardins. Mais impossible par ce temps-là. Et la chaleur des braises dont on avait bassiné le lit commençait à se perdre... Avec un soupir rageur, Lastelle s'extirpa des couvertures et alla se planter devant la cheminée. Mais les dernières flammes qui léchaient les tisons menaçaient de s'éteindre, et les servantes ne passaient que toutes les deux heures pour recharger silencieusement le foyer. Impossible donc de lire près de l'âtre, ni même de s'y réchauffer très longtemps. Fulminant, Lastelle alla passer des mules de vair et un grand garde-corps aux larges manches fendues et doublé d'hermine.

Ainsi emmitouflée, elle se cala sur le banc-coffre qu'elle et sa sœur avaient autrefois aménagé pour leur nourrice, et se mit à fredonner la chanson de la chasse, seule dans l'obscurité qui noyait progressivement la pièce. Puis lorsqu'elle l'eut finie, elle fit silence, et resta ainsi quelques instants, les yeux grands ouverts comme une chouette, la respiration presque en suspens. Un tel silence était si rare à Primarden qu'il en devenait ensorcelant. Et Lastelle, comme prise sous son charme, passa plusieurs minutes dans cette étrange stase. Le seigneur des rêves était-il passé sur son front sans d'abord fermer ses paupières ? Non pourtant, car Lastelle elle-même n'aurait su dire quelles images dansaient devant ses yeux. Aucune en fait, rien, rien de notable, un simple moment paisible, sans la moindre idée, sans aucun trouble à tourner dans son esprit. Jusqu'à ce que, le froid ayant envahi la pièce à son insu, un éternuement sonore la saisisse et lui fasse briser le calme.

Après un reniflement pitoyable, Lastelle enfouit son nez glacé dans les replis du grand manteau, mais tendit soudain l'oreille en levant un sourcil. Un tintement aigu venait de retentir, étouffé par la muraille couverte de tapisseries. Le carillon d'un rire mutin déclenché par son éternuement qui avait presque ébranlé les murs.

« Ah, c'est comme ça... », marmonna la princesse avec un petit sourire entre la contrariété et l'amusement.

Et elle se leva, traversa la chambre sans hésiter, ouvrit le panneau qui donnait sur le couloir de service, et déboucha sans prévenir dans les

appartements de la reine. Un concert de petits cris accueillirent son entrée furibonde.

« Alors, ça ne dort pas ici ?! », gronda Lastelle d'un ton menaçant en jetant à travers la pièce un coussin qu'elle avait attrapé au passage sur un fauteuil.

Le concert de piaulements reprit de plus belle. Les enfants se roulaient de rire dans le grand lit, à moitié cachés sous les draps.

Car les jumelles ayant grandi dans l'ancienne chambre des princes, la reine Audovere avait finalement, à l'arrivée de son fils, laissé ses propres appartements à ses enfants. Merehault, Ysambre et Tybaud, occupaient donc tous trois cette chambre spacieuse, qui avait autrefois été celle d'Astia, et qui communiquait avec l'appartement des jumelles par ce couloir de service, ainsi que par les petites étuves communes aux deux espaces. Dans le silence de mort qui régnait alors sur cette partie du château, l'éternuement de Lastelle avait résonné avec le plus grand des fracas, amplifié par les deux passages reliant les chambres. Les trois garnements, apparemment éveillés, en avait été fort amusés.

En entrant dans la pièce, et après avoir jeté furieusement quelques coussins de plus pour se venger de leurs rires moqueurs, Lastelle ne put s'empêcher de s'arrêter un instant, et de remarquer la différence d'atmosphère. Ici, un feu énorme flambait dans la cheminée, les fenêtres étaient presque murées par des panneaux de bois et de feutre, et plus un pouce de pierre n'était visible sur les murs et les sols recouverts d'une litière de paille et de plusieurs épaisseurs de tapis. Les trois enfants étaient quasiment eux-mêmes ensevelis sous les édredons, et le baldaquin du grand lit avait été pourvu de lourdes tentures que ses occupants avaient entre-ouvert pour y respirer un peu mieux. C'est que l'air de cette chambre y était particulièrement suffoquant.

« Quelle chaleur ici ! s'exclama Lastelle en se défaisant de son grand manteau et en envoyant valser ses mules. Je comprends que vous n'arriviez pas à dormir !

— C'est vous qui nous avez réveillé avec vos cris d'ivrognes et votre musique, se plaignit l'aînée d'Audovere. Nous dormions très bien auparavant.

— Oh tu exagères, Merehault, la tança Lastelle. Nous avons fait bien moins de réjouissances que d'habitude. Mais je reconnais que nous sommes rentrés tard aujourd'hui.

— Oui tu exagères, renchérit Ysambre. Nous nous sommes rendormis ensuite !

— Jusqu'à ce qu'Emma se mette à crier, ronchonna son aînée.

— Pourquoi a-t-elle crié, Lastelle ? demanda alors Tybaud.

— Ah, soupira l'intéressée, c'est qu'elle n'a pas apprécié que... Aïe ! »

En avançant vers le grand lit, le pied nu de la jeune fille marcha sur un petit objet métallique. Curieuse, elle se pencha pour ramasser la chaussette qui lui avait finalement fait moins de mal que son contact lui avait d'abord laissé présager.

« Tiens ! Vous semez de l'or, maintenant ? », s'étonna-t-elle en ramassant un sol.

Cette large pièce de monnaie portait bien son nom, elle qui brillait alors, sous le feu de l'âtre, comme l'astre du jour.

« Vous savez que ça ne pousse pas comme le blé... », fit remarquer Lastelle à sa jeune fratrie pour détourner la conversation, tout en s'asseyant face à eux sur le grand lit.

— Maître Vivance dit que les banquiers peuvent créer de l'argent à partir de l'argent, contesta Ysambre.

— Oui, reconnut Lastelle. Mais n'allez pas pour autant creuser un trou et planter une pièce dans les jardins, c'est un peu plus compliqué que ça !

« Alors, continua-t-elle, vous ne dormez pas, petits chenapans ! Si Guisla ou la reine vous voyaient ainsi, éveillés à pareille heure, vous vous feriez tirer les oreilles.

— C'est toi qui te ferais tirer les oreilles de venir nous voir, se gaussa Tybaud en rappelant l'altercation du matin, et l'interdiction lancée par le roi.

— Mère est en prière à la chapelle pour la nuit, lui apprit Ysambre.

— Et Guisla ne vient jamais nous voir d'habitude, alors cette nuit encore moins », railla Merehault.

Il y avait sans doute du vrai dans ce que venaient de dire les enfants royaux, mais peut-être aussi un peu de rumeur, alors Lastelle leur fit les gros yeux avec une fausse sévérité. Audovere, après avoir laissé ses appartements à sa progéniture, avait en effet élu domicile dans une très humble chambre près de la chapelle où elle servait de plus en plus souvent à toute heure et par toute occasion. Quant à Guisla, Lastelle avait entendu à son propos, de la bouche de sa sœur, des ragots assez déplaisants. Letana avait raconté plusieurs fois, et cette après-midi encore à la taverne, que le Roi avait une nouvelle maîtresse ; qu'il ne s'agissait pas d'Emma, qui en était d'ailleurs fort contrariée malgré qu'elle tentât de le cacher ; et que Guisla disparaissait souvent étrangement quand le souverain passait à proximité. Au vu de la scène du matin, et de l'abandon, ce soir, de la couche royale par la Reine, les soupçons pouvaient être justifiés. Mais Lastelle méprisait les commérages, qu'elle tenait pour une arme vile et abjecte capable de briser la réputation d'une honnête âme. Pour elle, rien ne comptait que les actes, et Guisla n'avait pas encore donné de preuve de sa liaison avec le Roi.

Après leur avoir fait la leçon cependant, la princesse décida d'adoucir le ton face à l'air penaud qu'affichèrent ses sœurs et son frère.

« Ne croyez-vous pas qu'il soit temps de dormir ? voulut-elle les encourager.

— Nous n'y arrivons pas ! s'exclama Ysambre en sautant sur le lit.

— Nous ne sommes pas fatigués..., tenta d'expliquer son aînée

— Chante-nous une histoire, Lastelle ! réclama Tybaud.

— Oui une histoire ! renchérit la cadette.

— Vous savez bien que je ne chante pas, se dédouana Lastelle. C'est Letana qui a une voix merveilleuse.

— Alors raconte ! insista Tybaud

— Oui raconte ! répétèrent ses sœurs en chœur.

— D'accord, d'accord, abdiqua Lastelle pour apaiser la situation de peur que les piailllements des enfants ne réveillent tout le château. Très bien... Alors voyons, que pensez-vous de la *Complainte de Locien* ?

— Oh non, trop triste ! se plainquirent-ils tous.

— Et le *Dict du Royaume de Pryden* ?

— On le connaît déjà !

— Vivance nous rabâche les oreilles avec, marmonna Merehault dans son coin, c'est à se demander pourquoi...

— Et la *Quête du Sire Parlesvaux* ?

— Oui ! s'écria Tybaud en joie.

— Non, renonça aussitôt Lastelle. Vous êtes déjà bien assez énervés comme cela. »

Alors, comme les enfants menaçaient de laisser éclater un véritable tonnerre de protestations, Lastelle les arrêta d'un geste, ménageant ainsi l'effet de surprise de l'idée qu'elle venait d'avoir.

« Et la première partie du *Lai de Milo et Luscinie*, que l'on connaît aussi sous le nom de *Chanson du Soleil Invaincu* ? leur proposa-t-elle finalement après un court instant de silence.

— J'en ai entendu des morceaux, hasarda Merehault, mais jamais en entier...

— C'est une histoire d'amour, rechigna Tybaud en croisant les bras avec une moue boudeuse.

— C'est aussi l'histoire de deux héros qui aidèrent les dieux à combattre des démons pour préserver notre monde du chaos », précisa Lastelle afin de convaincre son jeune frère.

Et cet aperçu sembla parfaitement remplir sa mission, car aussitôt les mots *héros*, *combattre* et *chaos* résonnèrent-ils dans la bouche de Lastelle, que le petit garçon intima le silence à ses sœurs en posant un doigt sur ses lèvres, et se prépara à écouter leur aînée religieusement.

Amusée de leur soudaine attention, mais aussi particulièrement fière et satisfaite, comme à chaque fois qu'elle parvenait à capter son auditoire, Lastelle se lança dans la relation d'un énième conte dont elle maîtrisait le savoir. Sauf que cette fois-ci, la jeune fille se laissa emporter par un restant d'ivresse, et agrémenta son habituelle narration parlée d'une mélodie inattendue. Une bonne idée s'il en fut, car ce soir-là le vin avait assoupli sa voix, et ce chant conféra au récit une dimension légendaire, voire mystique, que vint accentuer la période de l'année dans laquelle ils se trouvaient. La tempête glaciale du dehors l'avait peut-être fait oublier : la fête du soleil invaincu serait célébrée dans quelques jours.

Lastelle, dans l'intimité douillette de ce lit clos qui coupaient ses occupants du monde extérieur, invoqua donc d'une voix nouvelle la vision d'un monde à l'aube de son existence, du temps où les montagnes étaient jeunes, et l'âme humaine sans tâche.

*Longues étaient les feuilles, verte l'herbe,
Et les fleurs en bouquets rebelles,
Et les fougères en hautes gerbes,
Sous la douce brise dansant.
Là chantait Luscinie la belle,
Des gemmes ornant son front superbe,
Et sur sa mante comme un lambel
De fils vermeils étincelant.*

*Là vint un jour des monts cinabres
Milo le preux au tendre cœur.
Perdant sa route entre les arbres,
Seul, sous les feuilles, soupirant.
Mais du soir venant la douceur,
Il vit sous la lune de marbre
De cette jeune fille la splendeur,
Ses cheveux d'argent scintillant.*

*Fasciné, il s'agenouilla,
Par la mélodie envouté,
Et de toute fatigue se dépouilla,
Sous l'ardeur du chant flamboyant.
Mais elle, le voyant, effrayée,
S'enfuit et se dissimula
Au plus profond de la forêt,*

Légende pour les hommes menaçant.

*Au désespoir, Milo chercha
Pendant tout l'hiver et encore,
L'écho lointain de sa voix,
Et l'azur de ses yeux rayonnant.
Mais lorsqu'eut flétri l'ellébore,
Le printemps enfin s'éveilla
Ramenant tout son vert décor,
Et Luscinie à nouveau chantant.*

*Mais le voyant elle voulut fuir.
« Luscinia ! Luscinia ! »
Rossignol voulut-il traduire,
De ce nom heureux l'appelant.
Alors, curieuse, elle s'arrêta,
Et le destin, comme un zéphyr
Sur leurs gentilles âmes souffla,
Laisant leurs deux cœurs frissonnant.*

— Pouah ! », fit Tybaud en tirant la langue, les bras toujours croisés.

Mais Ysambre lui donna un petit coup de coude, tandis que Merehault lui faisait à son tour signe de se taire, un doigt sur la bouche. Alors Lastelle, qui s'était tue un court instant, amusée de la réaction de son petit frère, reprit les vers suivants.

*Mais le monde en ces temps lointains,
N'était point partout si tranquille
Qu'il ne se trouva de mutins
Même dans le palais coruscant.
Alors sous les cieux immobiles,
Poussé par un sinistre instinct,
Vint un demi-dieu fort habile,
Dans son œil la haine miroitant.*

*Il vint trouver un loup terrible
Que la faim ne laisse en repos,
Brisa ses chaînes irréductibles,
À l'assaut des cieux l'envoyant.
Alors brûlèrent mille fagots,
Autant que d'épées invincibles,
Dans le feu des forges du château
Des dieux guerriers resplendissant.*

*Les trompes de guerre résonnèrent,
Appelant l'armée au combat.
Et les troupes célestes luttèrent,
Devant le soleil rayonnant.
Alors le traître se replia,
Brûlé du feu de la lumière,
Et dans l'ombre s'en retourna,
Une idée en son cœur luisant.*

Le loup monstrueux et féroce,

*Devait, hors de la vue des gardes,
Accomplir ce dessein atroce,
Et dévorer l'astre éclatant.
Alors, comme la milice s'attarde,
Le félon envoie le molosse
Qui de ses crocs l'astre poignarde,
D'une bouchée l'engloutissant.*

Lastelle a ralenti le ton, et terminé ces derniers vers dans un murmure. Les trois enfants fixent de leurs grands yeux la pièce de monnaie que la princesse a ramassé en entrant, et qu'elle tient entre ses doigts pour illustrer son propos. Ainsi, à mesure que son récit avançait, Lastelle a fait s'élever le sol au-dessus de leurs têtes ; puis, alors que le monstre avalait l'astre du jour, elle a fait disparaître la monnaie dans le creux de sa paume, comme le font les illusionnistes lors des banquets ou des foires. Son tour n'était pas très habile, mais le but n'en était pas de leurrer, sinon d'émerveiller. Et le visage fasciné de son frère et de ses sœurs lui indique qu'elle a réussi la première partie de son effet. Alors elle continue son récit, dans un murmure qu'eux seuls peuvent entendre, et qui laisse toute leur place aux images colorées de l'esprit.

*Mais sur la terre veille Milo,
Qui chante aux côtés de Luscine.
Ce désastre n'échappe aux héros,
Leur jeune amour obscurcissant.
Alors dans l'ombre qui s'enracine
S'embarquent-ils sur un vaisseau,
Libérer la lune opaline
De l'outre-monde la retardant.*

*Et sous son voile de lumière,
Milo le preux s'en va combattre
Le loup, du traître la bannière,
De son festin clabaudant.
Forte est la lutte, et opiniâtre,
Au plus profond de sa tanière.
Mais sa gueule aux grands crocs d'albâtre
Brûle d'un feu le dévorant.*

*Alors Milo de ses mains nues,
Et après avoir tant lutté,
Soumet la bête, mais ne la tue.
Ses larges mâchoires écartant
Pour le soleil aller chercher,
Plonge son poing sans retenue
Dans le fond du rouge gosier,
Ses doigts sur l'astre se refermant.*

Appuyant d'un geste chacune des preuses actions, Lastelle se tait à nouveau un instant, ménageant l'effet de la suite sur son auditoire. Comme le héros du récit a capturé le soleil, c'est la vie de ses cadets qu'elle renferme au creux de sa main, tant ils retiennent leur souffle, encore et encore, durant son silence. Mais Lastelle reprend son récit, suscitant un émoi des plus vifs, faisant battre aux cœurs la chamade.